

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Coloured covers /
Couverture de couleur

Covers damaged /
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /
Le titre de couverture manque

Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /
Relié avec d'autres documents

Only edition available /
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

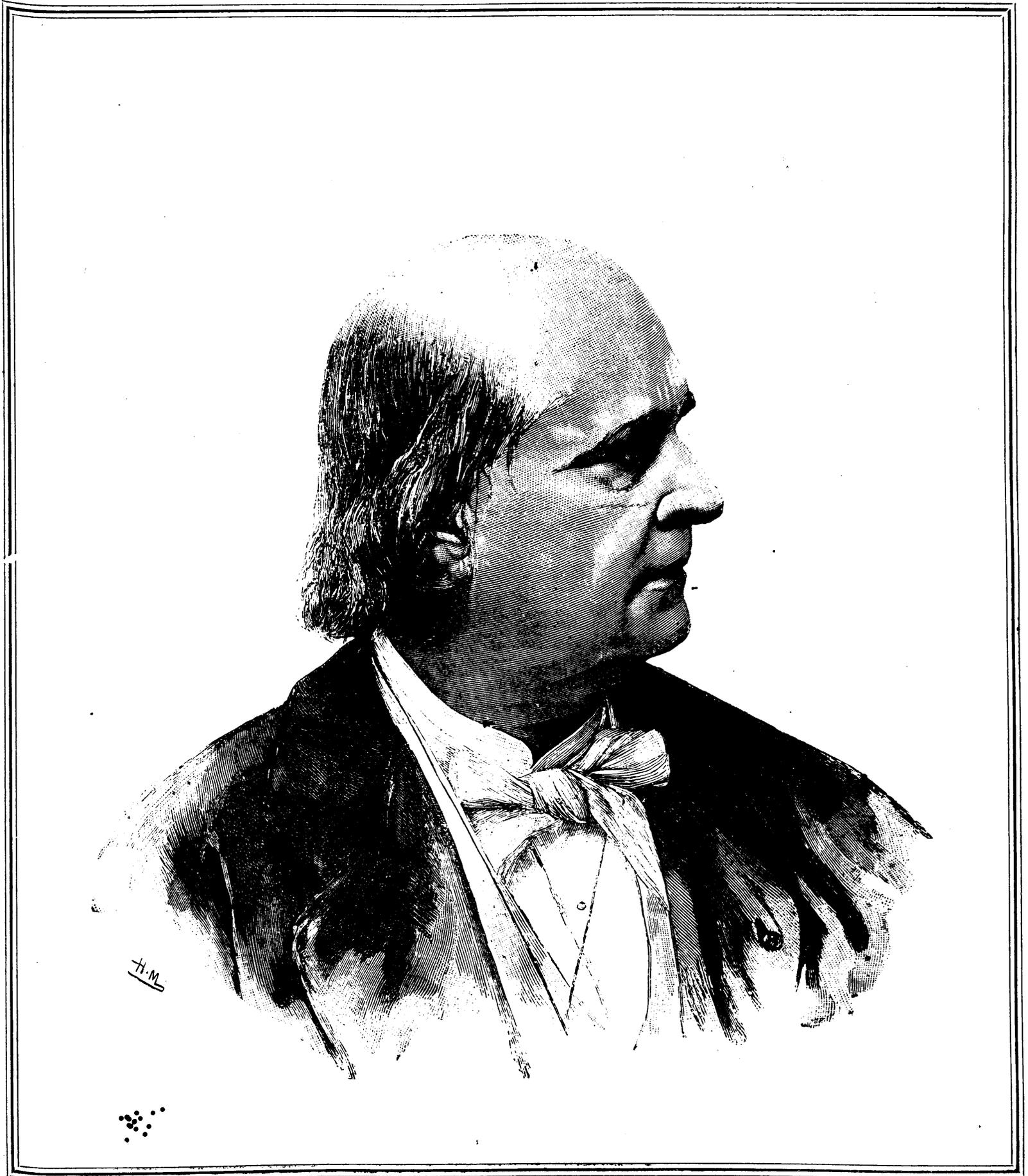
Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 279.—SAMEDI, 7 SEPTEMBRE 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. LECONTE DE LISLE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 7 SEPTEMBRE 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Poésie : Midi, par Leconte de Lisle. — Témoignage flatteur et lettre autographe de M. Leconte de Lisle. — Nos gravures : biographie de M. Leconte de Lisle ; La batterie de campagne de Québec. — La bonté, par Elisa. — Pharmacie de ménage. — Promenade à travers l'Exposition-Universelle, par P. Colonnier. — Cueillettes et Glanures, par Jules St-Elme. — Curiosités scientifiques, par Ferdinand Holé. — Revue général, par G.-A. Dumont. — Carnet de la cuisinière. — Choses et autres. — Feuilletons : Sans-Mère (suite) ; Les Mystères de Panama (suite).

GRAVURES : Portrait de M. Leconte de Lisle, membre de l'Académie française — Portraits des officiers de la batterie de campagne de Québec : capitaine J.-C. Garneau, major Lindsay, lieutenant Mailloux, lieutenant G. Hamel, vétérinaire C.-J.-A. Couture, Dr J.-M. Turcot. — La grande fontaine lumineuse de l'Exposition-Universelle : Vue intérieure du kiosque d'observation. — Disposition des projecteurs électriques. — Gravure du feuilletton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

SOIXANTE-QUINZIÈME TIRAGE

Le soixante-quinzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'août) aura lieu SAMEDI, le 7 Septembre, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



** Un congrès scientifique des plus intéressants vient d'avoir lieu à Paris, c'est celui des aliénistes. Toutes les nations civilisées y étaient représentées (sauf le Canada), chaque pays a fourni sa part de renseignements, on a discuté, et il est probable que l'humanité bénéficiera des travaux de la docte assemblée.

Je ne vous parlerai ni des discussions qui ont eu lieu, ni des observations qui ont été présentées sur un sujet aussi complexe, mais je tiens à citer, à titre de curiosité, une remarque qui a été faite :

La folie a pour symptôme la médisance ; a dit un savant, un fou se reconnaît à l'exaltation et aux injures avec lesquelles il parle de son concierge, des Jésuites, des franc-maçons et de la police.

Cette réflexion est toute parisienne, mais chaque pays peut la modifier à sa guise pour l'appliquer à sa population.

Je vous laisse à la juger.

On s'est occupé un peu de tout dans ce congrès, et il pouvait difficilement en être autrement dans une assemblée de médecins.

L'un d'eux, le Dr Briand, a signalé un nouveau mode de guérison de la phthisie—par le froid. Il a pris quatre malades presque perdus, et progressivement, les a habitués à l'air extérieur. D'abord, il a ouvert les fenêtres de leur chambre, puis les a fait coucher en plein air. La neige, cet hiver, tombait sur leur lit. Ces malades sont aujourd'hui sauvés.

Un cinquième, qui s'est refusé à ces expériences, meurt en ce moment.

Le plein-airisme est un remède adopté déjà en plusieurs pays.

Ces expériences, d'abord commencées dans le Taurus, à Falkenstein, ont été fort appréhendées par le congrès.

Voici le nouveau traitement de la phthisie : mélange de créozote, d'iodoforme et de glycerine, et de l'air, du vent, de la neige, de la glace si vous pouvez.

La dernière partie de ce traitement est à la portée de tout le monde au Canada, et, quand à la première, je puis vous affirmer qu'elle est excellente.

Mon affirmation a d'autant plus de valeur, je crois, que j'ai consommé nombre de bouteilles de ce remède (j'ignore les proportions de ses éléments), il y a trois ans, alors que j'étais au lit, abattu par une terrible maladie et que mes poumons commençaient à s'avarier ; aussi, ai-je la conviction que si je n'avais pas suivi ce traitement ainsi que les conseils de mon médecin, le Dr Beausoleil, il y a longtemps que je ne serais plus fabricant d'Entre-Nous.

Je prie mon excellent docteur d'accepter en passant ce témoignage de gratitude de la part d'un de ses anciens patients.

** On parle tant depuis quelques mois de questions de langues, de religions et de drapeaux, que je ne crois pas déplacé de reproduire ici la jolie poésie de Fréchette : *Le drapeau anglais*.

Je la publie pour deux raisons : parce qu'elle doit engager tous nos compatriotes anglais à en justifier toujours les termes et la pensée, et parce qu'elle a été admirablement traduite, comme on peut le voir plus bas :

LE DRAPEAU ANGLAIS

Regarde, me disait mon père,
Ce drapeau vaillamment porté ;
Il a fait ton pays prospère,
Et respecte ta liberté.

C'est le drapeau de l'Angleterre ;
Sans tache, sur le firmament,
Presque à tous les points de la terre
Il flotte glorieusement.

Oui, sur un huitième du globe
C'est l'étendard officiel ;
Mais le coin d'azur qu'il dérobe
Nulle part n'obscurcit le ciel.

Il brille sur tous les rivages ;
Il a semé tous les progrès
Au bout des mers les plus sauvages
Comme aux plus lointaines forêts.

Laisant partout sa fière empreinte,
Aux plus féroces nations
Il a porté la flamme sainte
De nos civilisations.

Devant l'esprit humain en marche
Mainte fois son pli rayonna,
Comme la colombe de l'arche,
Ou comme l'éclair du Sinaï.

Longtemps ce glorieux insigne
De notre gloire fut jaloux,
Comme s'il se fût cru seul digne
De marcher de pair avec nous.

Avec lui, dans bien des batailles,
Sur tous les points de l'univers,
Nous avons mesuré nos tailles
Avec des résultats divers.

Un jour, notre bannière auguste
Devant lui dut se replier ;
Mais alors s'il nous fut injuste,
Il a su le faire oublier.

Et si maintenant son pli vibre
A nos remparts jadis gaulois,
C'est au moins sur un peuple libre
Qui n'a rien perdu de ses droits.

Oublions les jours de tempêtes ;
Et, mon enfant, puisque aujourd'hui
Ce drapeau flotte sur nos têtes,
Il faut s'incliner devant lui

—Mais, père, pardonnez si j'ose...
N'en est-il pas un autre, à nous ?
—Ah ! celui-là, c'est autre chose ;
Il faut le baiser à genoux !

THE BRITISH FLAG

Behold, my son, my father said,
That gallant banner bravely borne ;
It made thy country prosperous,
And hath respected liberty.

That banner is the British Flag ;
Without a stain, beneath the sky,
O'er almost every coin of earth
It floats unfurled triumphantly.

Over an eighth part of the globe
It waves, the ensign of command ;
Covering a little patch of blue,
But nowhere dimming heaven's light.

It waves o'er every sea and shore ;
And carries progress where it flies ;—
Beyond the farthest ocean's verge,
And to remotest forest lands.

Leaving on all its proud impress ;—
To wildest tribes of savage men
It comes the harbinger of light
And civilizing arts of life.

And the march of intellect,
How often hath it shown the way,
Like the dove loosed from out the ark,
Or Sinai's guiding column's glow.

Of old that glorious flag with ours
A jealous rivalry maintained ;
Deeming itself the only peer
Of ours in the race for fame,

In many a famous battle then ;
In every quarter of the world,
With ours it measured strength with strength,—
Victor and vanquished each in turn.

One day our fleurs de lys were doomed
Before that rival flag to bow ;
But if it wrought us sorrow then,
It since has taught us to forget.

And if to-day it floats above
Those ramparts that were French of yore,
It waves above a people free,
And losing nothing of their rights.

Let us forget the stormy days ;
And since, my son, we have to-day,
That banner waving o'er our heads,
We must salute it reverently.

—But, father,—pardon if I dare ;—
Is there not yet another,—ours ?—
—Ah ! that,—that's quite another thing —
And we must kiss it on our knees.

Cette traduction est de M. G.-W. Wicksteed, greffier en loi, à Ottawa, et employé du gouvernement depuis soixante ans !

" J'ai fait ce que j'ai pu, écrit M. Wicksteed à un de ses amis, mais si vous croyez que la tâche est bien facile, essayez vous-même."

** Il y a une dizaine de jours, on a guillotiné un criminel à Saint-Pierre, chef-lieu de la colonie française des îles Saint-Pierre et Miquelon, et comme c'était la première fois qu'une exécution avait lieu en cette petite ville, on a dû faire venir une guillotine de France.

Tous les journaux ont signalé ce fait, mais deux surtout se sont distingués par l'inexactitude de leurs renseignements.

L'un, un grand journal anglais de Montréal, a raconté à ses lecteurs que les îles Saint-Pierre et Miquelon servent de colonie pénitentiaire à la France, et que l'on y envoie les criminels condamnés dans la mère-patrie. Ce qui est tout à fait inexact, puisqu'il n'y a dans cette colonie qu'une toute petite prison très suffisante pour les besoins de la population éminemment moral de l'endroit.

L'autre, un journal français de Québec, après avoir mentionné l'exécution, ajoute : " C'est la première fois, en Canada, qu'une exécution a eu lieu au moyen de la guillotine.

Inutile de signaler les erreurs que contient cette malheureuse phrase.

Léon Ledieu

La parole est une chose légère ; son vol est léger, mais la blessure est grave ; elle passe vite, mais elle brûle profondément, elle pénètre facilement dans le cœur, mais elle en sort avec difficulté ; il est aisé de la proférer, mais il est difficile de la retirer ; son vol est léger, et c'est pour cela qu'elle blesse facilement la charité.—ST-BERNARD.



MIDI

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe en nappe d'argent des hauteurs du ciel bleu.
Tout se fait. L'air flamboie et brûle sans haleine ;
La terre est assoupie en sa robe de feu.

L'étendue est immense et les champs n'ont point d'ombre,
Et la source est tarie ou buvaient les troupeaux ;
La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,
Dort là-bas, immobile, en un pesant repos.

Seuls, les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée,
Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil ;
Pacifiques enfants de la terre sacrée,
Ils épuisent sans peur la coupe du soleil.

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,
Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,
Une ondulation majestueuse et lente
S'éveille, et va mourir à l'horizon poudreux.

Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes,
Bravent avec lenteur sur leurs fanons épais,
Et suivent de leurs yeux languissants et superbes
Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

Homme, si, le cœur plein de joie ou d'amertume,
Tu passais vers midi dans les champs radieux,
Fuis ! la nature est vide et le soleil consume :
Rien n'est vivant ici, rien n'est triste ou joyeux.

Mais si désabusé des larmes et du rire,
Altéré de l'oubli de ce monde agité,
Tu veux ne sachant plus pardonner ou maudire,
Goûter une suprême et morte volupté ;

Viens, le soleil te parle en lumières sublimes ;
Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin ;
Et retourne, à pas lents, vers les cités infimes,
Le cœur trempé sept fois dans le néant divin.

LECONTE DE LISLE.

TÉMOIGNAGE FLATTEUR

M. W. Chapman vient de recevoir de M. Leconte de Lisle, membre de l'Académie française et le plus grand poète de la France, la lettre élogieuse ci-dessous :

Paris 27 juillet 89.

Monsieur,

Je vous remercie bien cordialement
du beau sonnet que vous m'avez
adressé et des sympathies littéraires
que vous me témoignez.

Croyez que j'en suis en ce
moment plus touché, et remercie je
vous prie, l'assurance de mes
meilleurs sentiments

Leconte de Lisle

Voici le sonnet que M. Chapman avait adressé au grand poète :

Dans l'arbre surplombant la cataracte blanche
Dont les grondements sourds attristent les échos,
Le chantre de l'été parfois le soir se penche
Et mêle sa cantate au tumulte des flots.

O merveille ! bientôt la limpide avalanche,
Pour entendre monter dans l'air les tremolos
Que le doux rossignol fait pleuvoir de la branche,
Semble insensiblement étouffer ses sanglots.

Comme l'oiseau divin, ô poète sublime !
Tu chantes hardiment au-dessus d'un abîme
D'où montent le blasphème et de fauves rumeurs ;

Et souvent, pour ouïr la mâle symphonie
Que sur l'humanité verse ton fier génie,
Le vieux Paris, ému, fait taire ses clameurs,

W. Chapman

NOS GRAVURES

M. LECONTE DE LISLE

M. Leconte de Lisle, membre de l'Académie française, occupe, depuis 1887, le fauteuil le plus illustre de la docte compagnie, celui de Victor Hugo. Depuis son retour d'exil, l'auteur de la *Légende des Siècles* n'avait cessé de voter pour celui qui est aujourd'hui son successeur ; cette voix était seule à la proclamation du scrutin : il est vrai qu'elle pouvait compter pour plusieurs, sinon pour toutes les autres. Après la mort du maître, les académiciens songèrent qu'il était temps de satisfaire son désir de leur donner pour collègue un poète véritable, ils nommèrent, avec un nombre de voix respectable, l'homme qui a écrit un très bel éloge de son illustre prédécesseur.

Charles-Marie-René Leconte de Lisle est né le 23 octobre 1818, à Saint-Paul (île de la Réunion) ; il fit d'abord plusieurs voyages en France, puis alla se fixer à Paris en 1847. Après s'être jeté un instant dans la politique révolutionnaire en 1848, il se fit connaître, en 1853, par ses *Poèmes Antiques*, et en 1855 par ses *Poèmes et Poésies* : ces deux volumes suffirent pour donner un rang élevé à M. Leconte de Lisle parmi les poètes de la nouvelle école qui se plaît aux rimes riches, et avant tout amoureuse de la forme, et est connue sous le nom d'école parnassienne. Attaché en 1872 à la bibliothèque du Luxembourg, il fut nommé sous-bibliothécaire en 1873. Candidat à l'Académie en 1873, pour le fauteuil de P. Gratreuil, il se présenta de nouveau en 1877 contre MM. Sardou et d'Audiffret-Pasquier : en cette occasion, M. Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes*, joint sa voix à celle de Victor Hugo.

M. Leconte de Lisle, qui a réimprimé les deux recueils précédemment cités, sous le titre de *Poésies Complètes*, a publié depuis une édition définitive des *Poèmes Barbares*, une édition nouvelle considérablement augmentée des *Poèmes Antiques* puis, en prose, un *Catéchisme populaire Républicain* et une *Histoire populaire du Christianisme*. On lui doit aussi toute une série de traductions selon un système d'exactitude et de précision poussé aux dernières limites ; les idylles de Théocrite et les odes anacréontiques, l'*Odyssée*, Hésiode, les hymnes orphiques, les œuvres complètes d'Eschyle, les œuvres d'Horace, de Sophocle, etc.

En 1873, M. Leconte de Lisle a fait représenter à l'Odéon les *Erynnées*, tragédie en deux parties, avec introduction et intermèdes par M. Massenet. Il a donné des études littéraires et artistiques à la *Revue Européenne*, au *Nain Jaune*, etc.

LA BATTERIE DE CAMPAGNE DE QUÉBEC

Cette batterie, la plus ancienne organisée d'après le système actuel de la milice, a été formée au mois d'août 1855 et a toujours maintenu la réputation qu'elle s'est acquise dès sa formation. Les inspecteurs de l'artillerie royale et de l'artillerie de la milice ont toujours reconnu ses qualités militaires incontestables, et le général Luard, lui-même, dont le nom est synonyme de sévérité, a toujours parlé en termes élogieux de la discipline et de la vigueur de cette batterie.

Dans un article qui parut dans le *Volunteer Service Gazette*, en Angleterre, article relatif aux services que pouvaient rendre les batteries de campagne volontaires, en parlant de l'utilité des batteries canadiennes, il mentionna d'une manière toute spéciale la batterie de campagne de Québec et la cita comme modèle.

Cette lettre fut reproduite en éditorial par le *Daily Telegraph*, de Londres, un des plus grands journaux d'Angleterre, et cet éloge est un des compliments les plus appréciables que l'on puisse faire de cette magnifique batterie qui est presque entièrement composée de canadiens-français.

La batterie de campagne de Québec a de beaux états de service et a été appelée en différentes occasions : pendant l'affaire de Trent en 1860 ; les émeutes de Château-Richer en 1864 ; les invasions des Fénians en 1866 et 1870 ; l'émeute de Québec en 1879, et enfin en 1885, alors qu'elle resta pendant cinq semaines dans la citadelle de Québec, prête à partir pour le Nord-Ouest.

Les officiers de la batterie dont nous publions aujourd'hui les portraits sont : MM. Crawford Lindsay, major ; J. Geo. Garneau, capitaine ; G. Hamel et A. Mailloux, lieutenants ; Dr J. M. Turcot, chirurgien et J. A. Couture, vétérinaire.

LA BONTÉ

Quelle est la vertu la plus aimable, la plus belle et la plus sainte, celle dont la pratique est à la fois la plus douce et la plus facile ? C'est la bonté ; elle est l'apanage des grandes âmes et des cœurs magnanimes.

Sœur de l'innocence, elle sourit à l'enfant et elle accompagne la jeune fille quand on peut dire d'elle : c'est un ange. La bonté s'est penchée sur notre berceau, elle a guidé nos premiers pas et elle nous dirige dans les sentiers de la vie en se personnifiant dans nos mères qui épuisent pour nous tous les trésors de leur cœur : charité, dévouement, tendresse.

La bonté, c'est elle qui sait tendre la main vers le pauvre pour lui offrir discrètement son obole ; c'est elle qui soutient le faible, qui encourage le malheureux, c'est elle qui a le secret de donner à tous : espoir ! bonheur !

Sur nos heures de joie la bonté vient répandre son doux parfum, également sur nos heures de tristesse elle verse le baume de la consolation.

Oui, la vie est douce et aimable quand un cœur bon est là pour aider, soutenir, consoler. Ah ! une âme bonne et belle est digne du regard de Dieu et de l'admiration des anges.

ELISA.

Québec, août 1889.

PHARMACIE DE MÉNAGE

LA CAMOMILLE.— Cette plante est commune dans les parties sablonneuses des bois. Elle se distingue par sa tige longue, striée et garnie de feuilles courtes. Chaque rameau porte une fleur, jaune au centre et blanche à la circonférence. En pharmacie, on ne fait guère usage que de la camomille cultivée.

La fleur seule est employée. Ses propriétés toniques et stimulantes la rendent d'un usage fréquent ; aussi une ménagère prudente doit-elle avoir toujours une provision de camomille.

Une infusion de camomille est excellente pour exciter les forces digestives. Pour cette raison, elle est employée avec succès pour combattre les indigestions et pour faciliter les digestions laborieuses. Elle calme également les coliques causées par des gaz accumulés dans l'estomac.

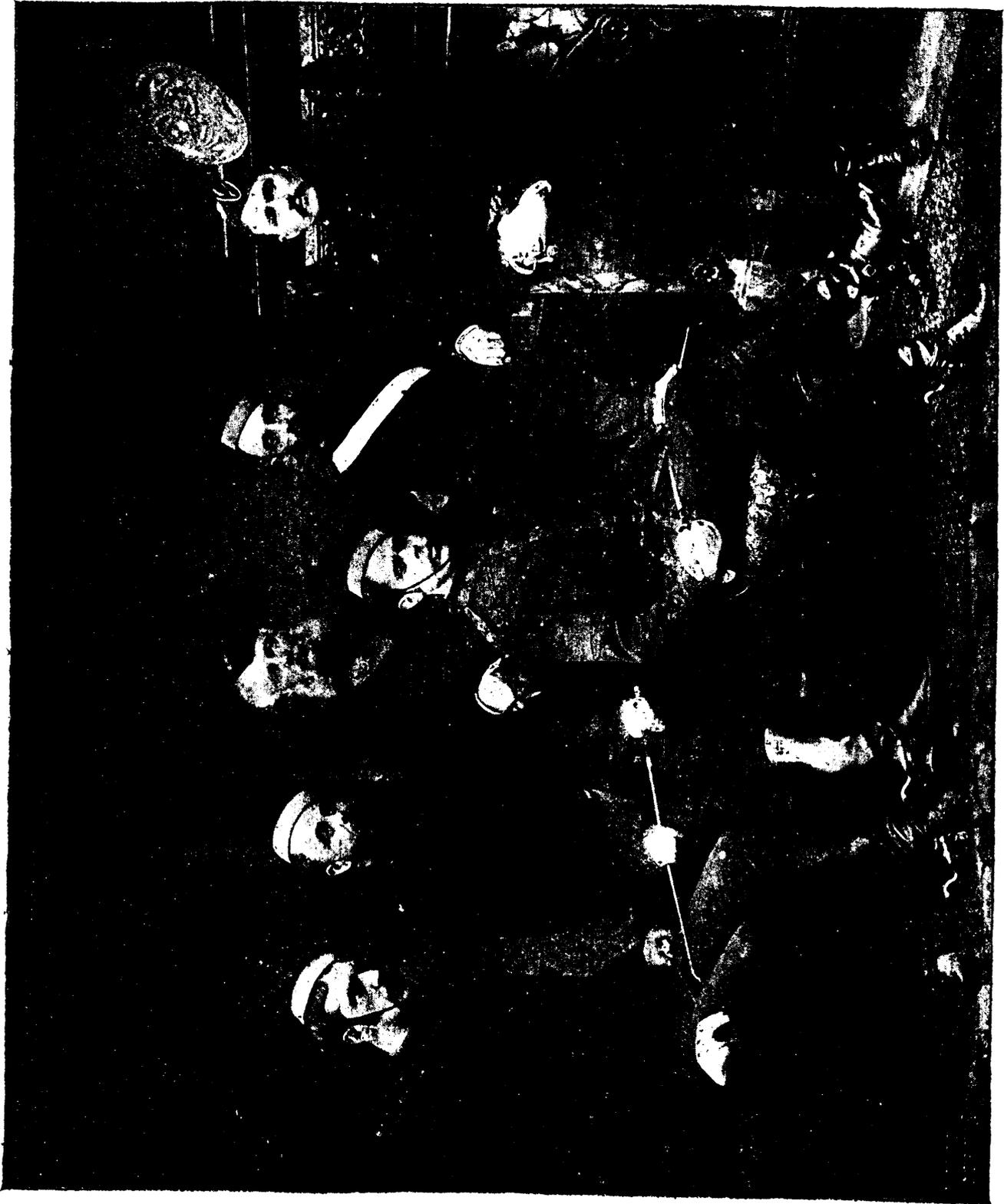
Dans beaucoup d'indispositions particulières aux femmes, la camomille est un puissant auxiliaire et un grand calmant.

Comme l'essence et le principe amer de la camomille sont assez longs à se dissoudre, lorsqu'on fait de la tisane, on doit laisser infuser pendant au moins une demi-heure. On met en moyenne quatre à six têtes de camomille romaine pour un demi-litre d'eau bouillante.

Pour les affections spasmodiques et nerveuses, on ajoute à l'infusion de camomille quelques feuilles d'orange.

L'huile de camomille, — composée d'une partie de fleurs sèches pour huit parties d'huile d'olive, — est employée en frictions, notamment dans la fièvre typhoïde.

UN INTERNE.



LIEUTENANT MAILLON
DE J.-M. TURCOU
MAJOR LINDSAY
VÉTÉRINAIRE G.-J.-A. COCHRE
CAPITAINE J.-G. GARNEAU
LIEUTENANT G. HAMEL
OFFICIERS DE LA BATTERIE DE CAMPAGNE DE QUÉBEC

Promenade travers l'Exposition Universelle de Paris

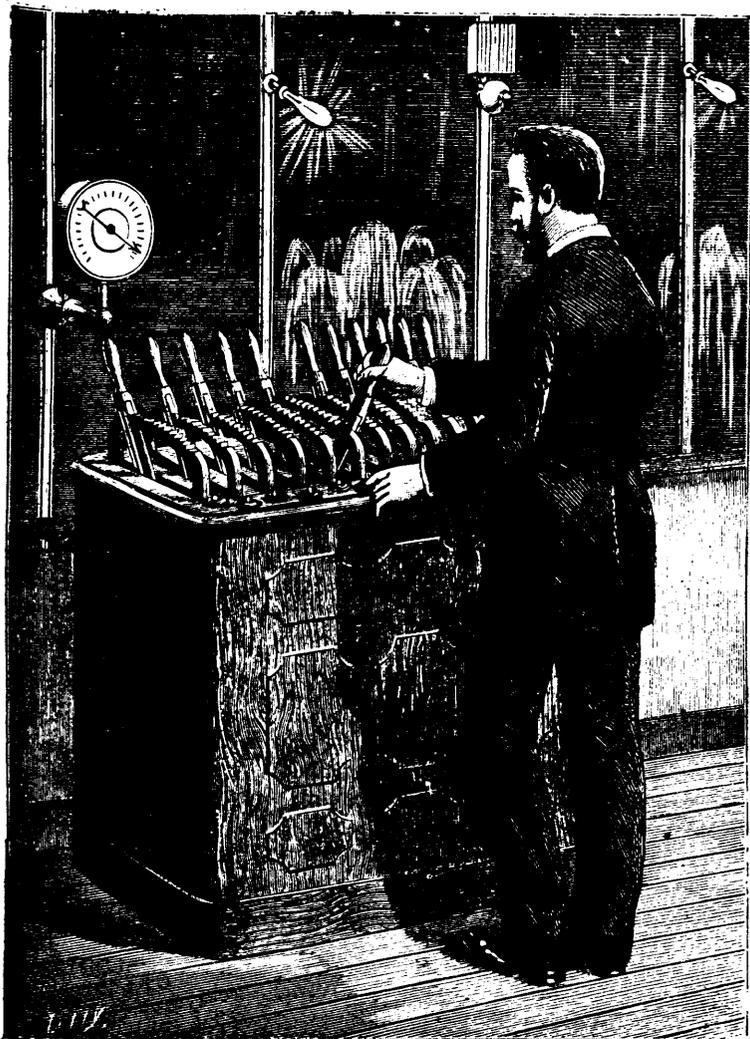


Fig. 1. — Intérieur du kiosque d'observation.

Au fond de cette première partie du jardin de l'Exposition s'élève un escalier monumental, s'étendant sur toute la largeur du parc et donnant accès à sa partie supérieure. Cet escalier, aux proportions grandioses, est orné de loin en loin de statues et de groupes de sculptures d'exécution magnifique, qui coupent heureusement sa longueur énorme en lui donnant un aspect imposant.

Au milieu de cet escalier, qu'elle domine ainsi qu'une magnifique apothéose, apparaît la grande fontaine de "la France éclairant le monde." C'est la plus considérable et la plus belle de toute l'Exposition. Elle se trouve faire le pendant à la fontaine de M. de Saint-Vidal, placé sous la Tour Eiffel, et que j'ai déjà décrite en temps et lieu.

A l'extrémité d'un vaste bassin de forme oblongue, rempli d'une eau pure au sein de laquelle nagent une infinité de poissons aux mille couleurs, s'élève une énorme vasque de marbre à plusieurs étages. Sur le plus élevé de ceux-ci se trouve sculpté, toujours dans le marbre, un navire à la forme antique, et qui semble glisser doucement sur la nappe d'eau qui s'écoule autour de lui et va tomber de vasque en vasque, en cascades bruyantes et argentées, jusque dans le grand bassin dont la surface limpide est égayée par une foule de jets d'eau qui semblent sortir de touffes de roseaux dont la tête se balance au-dessus des ondes.

Sur ce navire s'élève un trône où siège la France, sous la forme d'un génie aux larges ailes et dont la main élève un flambeau ; sa figure est à la fois noble et souriante, il semble qu'elle veuille rassurer les peuples qu'elle éclaire. Puis, tout autour du trône, se pressent plus de vingt personnages allégoriques : le Commerce, l'Industrie, l'Agriculture, les Vertus, la Vérité, la Bravoure, la Justice, se pressent autour du vaisseau de triomphe, acclamant la grande reine qui paraît les protéger de ses ailes.

Ces groupes sont sculptés avec un tel art et leurs gestes sont si naturels, qu'on croit entendre leurs acclamations et leurs cris, tandis que deux gloires, sortant de l'eau à l'avant du navire, embouchent la trompette de victoire pour annoncer au monde le passage de la grande protectrice de toutes les vertus qui font et conservent les peuples et les empires. Au plan inférieur et faisant un contraste frappant avec les personnages que je viens de décrire, sont d'autres figures allégoriques, représentant les vices qui rongent et dégradent la société humaine. Eperdus, éblouis à la vue du flambeau vainqueur, ils se culbutent à l'envi au fond des eaux : la Haine avec sa figure atroce et son geste terrible, la Jalousie dont les seins sont rongés par des serpents, la Lâcheté aux traits pâles et odieusement défaits, etc., etc., s'enfuient confondus à l'aspect de la grande apothéose et rentrent dans les abîmes profonds dont ils sont sortis, tandis qu'à l'avant du navire le coq

gaulois chante haut et clair, et qu'à l'arrière la Liberté tient d'un bras robuste le gouvernail de la nacelle triomphale.

Telle est, bien faiblement dépeinte, la grande fontaine centrale, créée, sculptée et exécutée par M. Coutan qui, sans doute, a voulu lui aussi exposer là un chef-d'œuvre digne de faire honneur et au sculpteur et à son pays. C'est une œuvre admirable à tous les points de vue, soit comme pensée philosophique, soit comme exécution, et son aspect, au milieu de la verdure des pelouses et des palmiers, est vraiment admirable.

Mais, je ne vous ai encore parlé que de l'aspect de la fontaine au repos, c'est-à-dire telle qu'on peut la voir dans la matinée, alors que les eaux ne jouent pas ; mais quel spectacle n'offre-t-elle point alors que le soir toutes les nappes d'eau, se mettant en mouvement à la fois, apparaissent aux yeux émerveillés des spectateurs, colorées de toutes les brillantes nuances que trouve la nature sur sa palette si féconde !

En effet, nous sommes en présence d'une fontaine lumineuse. Aussi, chaque soir, une multitude énorme se presse-t-elle autour du chef-d'œuvre, extasiée devant les trois cents énormes gerbes d'eau qui, lancées à près de soixante-dix pieds dans les airs comme des colonnes de feu tour à tour rouges, vertes, jaunes, dorées, bleues, retombent autour des statues et des groupes en millions de gouttelettes bondissantes comme autant d'émeraudes, de rubis, d'améthistes et de saphirs ! Alors éclatent de toutes parts les applaudissements et les acclamations, c'est une véritable féerie comme Cléopâtre ou Lucullus ne s'en payèrent jamais dans les temps fabuleux de l'antiquité. Eclairées intérieurement par la puissante lumière électrique, répartie en plus de cinquante appareils souterrains, l'énorme masse d'eau débitée par la fontaine (c'est-à-dire plus de 35,000 pieds cubes par heure), devient comme incandescente, elle se projette en gerbes de feu, retombe en une pluie d'étincelles : puis, tout d'un coup, le décor change, de jaune d'or il devient rouge, vert ou bleu, puis ces diverses teintes se transforment et se fondent les unes dans les autres ; admirable travail de l'homme qui a su arracher à la nature ses plus chers secrets et en combiner ainsi les merveilleux effets !

Vous me demandez peut-être comment on parvient à illuminer l'eau de façon à la rendre ainsi toute semblable à un feu d'artifice sans danger et sans fumée ? Eh bien, voici la clef de ce mystère. Sous chaque fontaine ou bassin, tout autour desquels circule une foule joyeuse, s'étendent de longs souterrains, éclairés eux-mêmes à la lumière électrique. De loin en loin, dans la voûte, sont percées des ouvertures qui s'ouvrent jusqu'à la nappe d'eau qui s'étend au-dessus ; ces ouvertures sont fermées chacune par un bloc de cristal limpide, devant lequel des ouvriers font glisser, au moyen d'une machine spéciale, des verres de différentes couleurs. En même temps, un foyer électrique d'une grande puissance envoie à travers ces verres de forts rayons qui, se trouvant colorés, transmettent ainsi leurs nuances à la

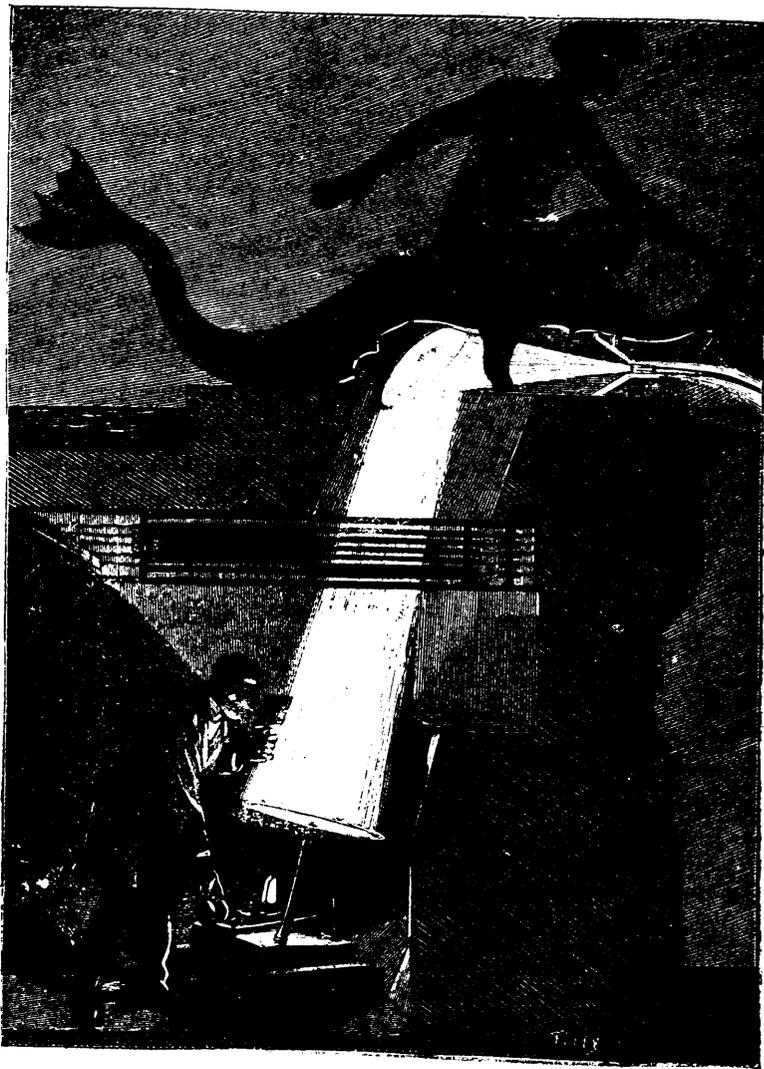


Fig. 2. — Disposition des projecteurs électriques éclairant les jets horizontaux.

gerbe d'eau qui s'élançait dans le bassin extérieur juste au-dessus du bloc de cristal.

Un artiste de goût, placé dans un kiosque au milieu des jardins (fig. 1), juge de l'effet produit au dehors par les lumières sur les cascades et, au moyen de signaux électriques, il donne les ordres nécessaires pour les changements de nuances et de couleurs.

Notre figure 2 nous montre le projecteur placé dans le sous-sol ; les rayons qui en émanent sont tellement aveuglants, que l'ouvrier chargé de la manœuvre doit se protéger au moyen d'un verre noir. Grâce aux perfectionnements de messieurs Bochmann et Mecker, on épargne une notable quantité de lumière ; mais, malgré cette économie, il faut encore plus de trois cents chevaux-vapeur pour fournir l'électricité nécessaire aux quarante-huit appareils qui illuminent la fontaine.

Telles sont les fontaines lumineuses de l'Exposition, les plus considérables, les plus perfectionnées et par suite les plus belles qu'on ait encore vues à la surface du globe.

J. Sonnier



LA GALANTERIE DES DAMES

La galanterie des dames, il n'y a que ça ! . . .

Un échantillon entre dix mille. C'était un de ces derniers samedis, à la porte du saint tribunal de la pénitence, après l'avoir attendu bien longtemps, j'avais enfin attrapé mon tour : et vous savez comme c'est plaisant cette garde que l'on monte là, durant une demi-heure ou quarante minutes, avant d'obtenir audience ; pour avoir, alors, la persévérance finale, il faut vraiment de l'esprit de foi et de confiance ; disons en passant, et Dieu en soit loué, que cela ne paraît pas manquer chez nous.

Par un effort de volonté, je me voyais donc rendu bon premier près de l'entrée, et je me préparais à recueillir le fruit de ma pénitence ; mais fichtre, qu'est-ce qu'il ne m'arrive pas ? Une élégante qui me passe au nez sans crier gare, avec un sourire narquois au coin de la lèvre, pour s'installer entre mon humble personnalité, joliment déconforte, je vous l'assure, et le pénitent qui se trouve à l'intérieur, prêt à sortir. Le rouge, du coup, me monte à la figure : je déteste les coups de jarnac. Avec tout autre qu'une dame (?), en toute autre occasion et tout autre lieu, je m'arrangeais de manière à reprendre mon poste si vaillamment conquis, tant je me vis transporté ; mais galanterie masculine un peu (dont on se rit trop de fois, hélas !) chrétienne résignation beaucoup, respect religieux du saint lieu encore bien plus, tout cela fit que je me contins mais non sans répondre, par un amer sourire de dérision, au sourire moqueur de mon tyranneau en jupes, non sans penser, à part moi, entre deux actes d'humilité et de contrition, à ces rimes du poète :

Pauvres hommes
Que nous sommes,
Ah ! qu'on nous fait flirer doux !
Chaque femme,
Sur mon âme,
Est plus maîtresse que nous :
Nous sommes les brebis, les femmes sont les loups.

* *

Il me souvient d'avoir lu, dans un de nos journaux, les plaintes et doléances d'une jeune personne contre la prétendue impolitesse des tendres gars de son village qui, paraît-il, ne tiraient pas du chapeau au goût de la plaignante. Mais aussi, si bien je me rappelle, dès le numéro suivant, la rédaction se chargeait elle-même, de donner à la belle intéressée le parce que de son pourquoi. C'est, lui répondit-on en substance, que nos jeunes amis, s'autorisant de l'étiquette, attendent votre légère inclination de tête, mesdames, avant de prodiguer leurs coups de bonnet : et cela toujours, à part le

cas d'une étroite intimité ; à ce compte-là, ils attendent souvent si longtemps, qu'ils n'ont pas le loisir de vous saluer.

Madame ou mademoiselle se tint pour satisfaite, pourquoi ne l'avourai-je pas, je le fus grandement moi aussi. Car c'est un fait cela, on abuse parfois de nous chez le sexe beau, et telles de ces dames qui passent, le front haut, sur notre ombre, n'exigeraient rien moins que de nous voir toujours chapeau bas devant leurs airs de dignité.

L'égoïsme, on vous l'a dit, ne vous sied guère, douces belles.

* *

Toutefois, il y a un précédent d'égoïsme dans les brillantes annales des filles d'Eve, c'est le fait même de leur mère. Comment, en effet, apprécier d'autre façon l'action de notre ancienne qui, ayant une envie monstre de goûter du fruit défendu pour faire plaisir à monsieur du serpent, *alias* Satan, commence par en offrir, galamment, au père Adam, et, sous prétexte de casser une croûte avec son cher mari, gentillette féminine ! lui fait partager sa redoutable pomme et endosse la responsabilité de son péché ! Soit, mais il y a prescription là-dessus, humainement parlant, après six mille ans : passons à d'autres. Que d'exemples, juste ciel ! ne nous offre pas l'histoire de femmes qui furent galantes par intérêt envers leurs associés du sexe qui n'est pas beau, ou bien, ce qui est pis encore, ne le furent pas du tout !

Mais si de deux maux on choisit le moindre, entre un mal et un bien, c'est le bien, sans hésiter, qu'il nous faut exalter. Or donc, il y a de magnifiques exemples de galanterie féminine, au moins autant et j'aime à dire bien plus que de pruderies, dans le même genre, mais de vraie galanterie là, telle qu'on l'aime chez les hommes.

Dans la seule Écriture Sainte, le plus beau des livres et le plus véridique, j'en trouve mille et un faits. Je choisis au hasard : c'est l'aimable Sara, la future d'Isaac, abreuvant elle-même à la fontaine les chameaux d'Abraham, pour tirer d'embarras le vieux serviteur. C'est Judith, se dévouant au nom des magistrats de Béthulie et délivrant leur ville par la force de son bras vaillant et les artifices de sa grâce du siège de l'Holopherne. C'est encore, pour en venir au Nouveau Testament, Madeleine, la repentante, parfumant les pieds de Jésus et les essuyant de ses cheveux ; Véronique la pieuse femme, essuyant avec soin l'auguste face du Sauveur, qu'elle a vue inondée de sueurs et de sang. Voilà qui est d'une sainte galanterie !

Néanmoins, il y a bien plus admirable encore. Ici, chrétiens, prosternons nous et bénissons, dans la condescendance d'une femme, de la plus sainte des femmes, l'œuvre si belle de notre rédemption ! Oui, quand l'archange eut proposé à Marie de devenir mère de Dieu, s'il lui eût plu de refuser, l'humble vierge de Nazareth, notre sort en était jeté ! Mais elle accepte : dès ce moment le Verbe s'incarne et le monde, émerveillé, acclame son Rédempteur ! Il faut bien reconnaître que nous devons à la magnanime *galanterie* (!) d'une femme sublime la grâce de notre salut, le plus inappréciable de tous les dons.

Force m'est donc de dire ici : si j'ai blâmé la galanterie des dames, n'y croyez mie ou plutôt, c'est plus juste, n'y croyez qu'à demié !

Sur le saint Elyse

CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES

LES MOUCHES

Nos ennemis les plus intimes. — Ce que contient notre salive. — Familiarité des mouches. — Comment elles naissent. — Leur utilité dans l'atmosphère. — Dangers qu'elles peuvent occasionner. — Pourquoi leurs pattes sont-elles garnies de pelotes ?

Nos ennemis les plus dangereux ne sont pas les plus gros ni les plus féroces, mais bien au contraire les infiniment petits. Nous avons beaucoup plus à craindre de ces dernières, non seulement parce que nous ne possédons pas de moyens effi-

caces pour nous en débarrasser, mais surtout parce qu'ils pullulent partout autour de nous, sous toutes les formes et souvent invisibles à nos yeux ; supposez-vous, par exemple, que chacun de nous héberge dans sa bouche plusieurs millions d'individus microscopiques ? Ces êtres impalpables, inoffensifs pour nous, lorsque nous sommes en bonne santé, se nomment en termes scientifiques des micrococci et font partie d'une des nombreuses espèces d'animacules que contiennent l'air et l'eau.

Ces hôtes singuliers qui naviguent dans notre salive ont cependant une influence ; lorsqu'on inocule à un lapin la salive d'une personne bien portante, l'animal meurt au bout de quelques jours et l'autopsie découvre dans son sang une quantité innombrable de micrococci. Ces batteries sont donc passées de la salive humaine dans le sang du lapin et s'y sont multipliées au point de l'empoisonner.

Mais, pour le moment, laissons de côté les invisibles et, mettant à profit l'actualité, occupons-nous d'un insecte indiscret, incommode, dont nous ne nous méfions pas assez ; nous voulons parler de la mouche qui, chaque année, pendant les chaleurs, envahit notre foyer, nous harcèle sans cesse, se joue de nos menaces et de nos coups et pousse l'audace jusqu'à goûter à tous nos mets . . . Nous le tolérons pourtant, parce que sa présence est devenue une habitude, et aussi parce que nous sommes impuissants à l'exterminer.

En les voyant voler dans nos appartements, les mouches paraissent bien inoffensives, lorsqu'elles se posent sur le bord de notre assiette et s'acharnent après une miette de sucre ou un fruit, nous prenons plaisir à les observer, nous admirons la finesse et l'agilité de leurs pattes minuscules et la transparence de leurs ailes diaphanes. Leurs familiarités ne devraient pourtant pas nous attendrir, car les mouches sont nos plus intimes ennemis. Leurs œufs engendrent des vers et leurs trompes qu'elles imprègnent de préférence de matières corrompues et de débris de toutes sortes, transportent sur ce que nous mangeons et sur ce que nous respirons le germe de la décomposition, sans compter que par leurs piqûres elles peuvent introduire dans notre peau un virus mortel, comme le charbon ou la pustule maligne.

La mouche n'est, après tout, que la métamorphose d'un simple asticot. Pour se rendre compte de sa formation, tout le monde est à même de faire l'expérience suivante : laissez corrompre un morceau de viande dans un endroit où il y a des mouches. Lorsque vous verrez apparaître de petits vers, placez cette viande sous une cloche où à défaut sous un verre et, observez ! Au bout de quelques jours, tous les petits asticots seront transformés en mouches. Les vers qui grouillaient sur la viande étaient le résultat des œufs déposés par les mouches que vous avez vu voler autour.

Pour se convaincre que ce sont bien les mouches qui provoquent les vers, il est facile de faire simultanément une autre expérience, elle servira de contre-épreuve : mettez un morceau de viande fraîche et crue dans une soucoupe et recouvrez-la d'un verre ou même d'une gaze, mais arrangez-vous de manière à ce que la viande soit entièrement isolée. Au bout d'un certain temps, vous verrez le morceau de viande se décomposer comme le premier, mais il ne produira pas de vers parce qu'il aura été mis à l'abri des mouches. On peut juger, d'après cela, combien les mouches sont dangereuses !

Néanmoins, malgré leurs inconvénients, on est obligé de reconnaître que les mouches ont une utilité, — tant il est vrai que la nature n'a rien créé sans raison.

Tout le monde a observé avec curiosité le manège d'une mouche, lorsqu'elle se pose à un endroit quelconque. Elle frotte l'une contre l'autre ses pattes de devant, puis celles de derrière. Elle les passe également sur sa tête et le long de ses ailes. Pendant longtemps on supposait qu'en agissant ainsi, les mouches faisaient leur toilette, il n'en est rien. En volant, les mouches qui sont couvertes d'un duvet excessivement fin, ramassent dans l'air une quantité d'insectes minuscules, auxquels on a donné le nom peu harmonieux de poux. Lorsque l'agglomération de ces parasites gêne la mouche pour voler, celle-ci se pose n'importe où, et avec

ses petites pattes se racle toutes les parties du corps, ainsi qu'on peut le voir avec un microscope. Elle réunit ainsi ces parasites à un endroit et les absorbe au moyen de sa trompe.

Les mouches auraient donc l'avantage de purger l'atmosphère de milliards d'animalcules. Quoi qu'il en soit, nous ne saurions trop recommander d'employer tous les moyens possibles pour les expulser de nos cuisines, de nos offices, de nos garde-manger, car, partout où elles se trouvent, elles propagent le poison et la décomposition.

L'habitude de voir les mouches fait qu'on ne paraît nullement étonné de la facilité avec laquelle ces insectes se maintiennent sur les plafonds, les murs ou les objets polis comme les glaces. Si les mouches peuvent ainsi se fixer sur tous les corps, dans n'importe quelle position, c'est grâce à de petites pelotes qui se trouvent sous leurs pattes, lesquelles remplissent les fonctions de ventouses...

La mouche a été du reste privilégiée, elle a tout ce qu'il faut pour satisfaire sa gourmandise. Se trouve-t-elle en présence d'une friandise trop dure ? elle s'écartere alors un liquide particulier qui a la propriété de la fondre ou de la ramollir. Désire-t-elle goûter à un fruit à l'épiderme tenace ? elle le percera de son aiguillon et pourra ainsi introduire sa trompe pour absorber le suc qu'elle désire.

Ce petit insecte envers lequel nous avons trop d'indulgence réunit tous les éléments pour nous être désagréable et pour porter atteinte à notre santé.

FERDINAND HOLE.

REVUE GENERALE

Le 14 juillet 1789.—Impression dans l'univers.—Le comte de Ségur et ses "Mémoires".—M. Taine et "L'Ancien régime et la Révolution".—La Révolution fut l'œuvre du peuple.—Michelet et "l'Histoire de la Révolution française."

Depuis longtemps les Français gémissaient sous le joug monarchique, sans voir le jour où ils pourraient se débarrasser de ce lourd fardeau. En vain s'étaient-ils adressés à l'Etat pour demander la cessation des abus : on faisait la sourde oreille dans le conseil royal, trop occupé de satisfaire les goûts de son chef, le roi de France.

Mais le 14 juillet 1789, las de souffrir, le peuple de Paris se rua sur la Bastille, et après un combat acharné avec les gardes de cette prison, il eut la suprême satisfaction de la voir tomber sous ses coups vengeurs. De quelle joie ne dut-il pas être rempli en voyant s'écrouler les murs de cette funeste forteresse sise en plein Paris, comme une menace perpétuelle des droits populaires ! La joie fut délirante, non seulement à Paris, mais même à l'étranger. En effet, dans les *Mémoires* du comte de Ségur, qui lors de la chute de la Bastille se trouvait à Saint-Petersbourg, nous lisons ce qui suit : "Quoique la Bastille ne fût assurément menaçante pour aucun des habitants de Saint-Petersbourg, je ne saurais exprimer l'enthousiasme qu'excitèrent parmi les négociants, les marchands, les bourgeois et quelques jeunes gens d'une classe plus élevée la chute de cette prison d'état et ce premier triomphe d'une liberté orageuse. Français, Suisses, Danois, Allemands, Anglais, Hollandais, tous, dans les rues, se félicitaient, s'embrassaient comme si on les eût délivrés d'une chaîne trop lourde qui pesait sur eux."

Le peuple avait-il raison de s'attaquer à la royauté ? Oni, et pour le prouver il n'y a qu'à recourir aux sources historiques. Il est bien vrai que la France eut de bons rois qui surent se montrer magnanimes pour leurs sujets, mais malheureusement un bon nombre d'entre eux ne s'occupèrent que d'eux-mêmes sans penser le moins du monde à ceux qu'ils avaient mission de gouverner. Aussi le peuple n'avait-il droit à rien : tous les hauts emplois étant l'apanage de la noblesse.

Sous l'ancienne monarchie, nous dit M. Taine (*Ancien Régime et la Révolution*) l'avancement était limité, d'abord parce qu'elle était ancienne et que, dans tout ordre qui n'est pas nouveau, chaque génération nouvelle trouve les places prises, ensuite parce que, dans ce vieil ordre fondé sur l'hérédité et la tradition, les vacances futures étaient remplies d'avance. Dans le grand escalier social, il y avait plusieurs étages ; chaque homme pouvait gravir toutes les marches du sien, mais non monter au-delà ; arrivé sur le palier, il s'y heurtait contre des portes fermées, contre des barrières presque insurmontables. L'étage supérieur était réservé à ses habitants ; ils l'occupaient dans le présent et ils devaient encore l'occuper dans l'avenir ; sur chaque degré, autour du possesseur en titre, on apercevait ses successeurs inévitables, ses pareils, pairs et voisins, souvent tel ou tel nominativement désigné, son héritier légal, l'acquéreur de sa survivance ; en ce temps-là, on tenait compte à l'individu, non-seulement de lui-même, de ses mérites et de ses services, mais aussi de sa famille et de ses ancêtres, de sa condition, des compagnies qu'il fréquentait, du salon qu'il tenait, de sa fortune et de son train ; ses antécédents et ses alentours composaient sa qualité ; sans la qualité requise, impossible de franchir le palier. A la rigueur, un homme né sur les plus hauts degrés d'un étage parvenait quelquefois à gravir les plus bas degrés de l'étage suivant, mais il s'arrêtait là. En somme, les gens de l'étage inférieur esti-

maient que, pour eux, l'étage supérieur était inaccessible et de plus inhabitable.

Aussi bien, ajoute le même auteur, la plupart des offices publics, dans les finances, l'administration et la judicature, dans les parlements, à l'armée, à la cour, étaient des propriétés privées, comme le sont aujourd'hui les charges d'avoués, de notaire et d'agent de charge ; pour les exercer, il fallait les acheter, et très cher, disposer d'un capital notable, se résigner d'avance à n'en tirer qu'un médiocre revenu, dix, cinq et parfois trois pour cent du prix d'achat."

Quel beau régime que celui de la royauté de cet époque ! Comment voulait-on que le peuple désirât vivre éternellement sous cette forme de gouvernement qui le considérait comme un être corvéable et taillable à merci, plutôt que sous le système républicain qui lui donne tous les droits et lui permet d'aspirer aux plus hautes charges dans l'Etat.

* * * La Révolution française qui célèbre actuellement son centenaire d'une si grandiose manière, fut bien l'œuvre du peuple français, le peuple le plus magnanime de la terre. C'est bien lui qui sapa la base de cette vieille monarchie coupable de tant d'erreurs et de crimes ; monarchie qui avait dilapidé les deniers publics, perdu toutes les colonies et abaissé le prestige de la France à l'étranger.

On dit, pour excuser la monarchie, que la Révolution se livra à des excès terribles, c'est vrai ; mais hâtons-nous de le dire, ces excès ne sont pas l'œuvre du peuple, mais de quelques meneurs dont les noms sont familiers à tous. Ce sont là les vrais coupables, et l'histoire a bien fait de les marquer au fer rouge. Les Français ne demandaient pas le sang, mais le bien-être, l'égalité dans le partage du sol, la liberté de ses institutions, la disparition des impôts énormes qui pesaient sur eux.

Et d'ailleurs les excès ne commencèrent que le jour où on apprit que la royauté française, forcée depuis 1789 à faire des concessions justes et équitables, faisait venir des étrangers pour combattre la population française, afin de reprendre son ancienne autorité despotique. Ceci n'a jamais été nié et ne peut l'être non plus.

"Une chose qu'il faut dire à tous, dit Michelet (*Histoire de la Révolution Française*), qu'il est trop facile d'établir, c'est que l'époque humaine et bienveillante de notre révolution a pour acteur le peuple même, le peuple entier, tout le monde. Et l'époque des révolutions, l'époque des actes sanguinaires où plus tard le danger la pousse, n'a pour acteur qu'un nombre d'hommes minime, infiniment petit.

"Voilà ce que j'ai trouvé, constaté et vérifié, soit par les témoignages écrits, soit par ceux que j'ai recueillis de la bouche des vieillards. Elle restera la parole d'un homme du faubourg Saint-Antoine : "Nous étions tous au 10 août et pas un au 2 septembre."

"Une autre chose que l'histoire mettra en grande lumière, et qui est vraie de tout parti, c'est que le peuple valut généralement beaucoup mieux que ses meneurs. Plus j'ai creusé, plus j'ai trouvé que le meilleur était dessous, dans les profondeurs obscures. J'ai vu aussi que ces parleurs brillants, puissants, qui ont exprimé la pensée des masses, passent à tort pour les seuls acteurs. Ils ont reçu l'impulsion bien plus qu'ils ne l'ont donnée. L'acteur principal est le peuple. Pour le retrouver, celui-ci, le replacer dans son rôle, j'ai dû ramener à leurs proportions les ambitieuses marionnettes dont il a tiré les fils, et dans lesquelles jusqu'ici, on croyait voir, on cherchait le jeu secret de l'histoire.

"Ce spectacle, je dois l'avouer, m'a frappé moi-même d'étonnement. A mesure que je suis entré profondément dans cette étude, j'ai vu que les chefs de parti, les héros de cette histoire convenue, n'ont ni prévu, ni préparé, qu'ils n'ont eu l'initiative d'aucune des grandes choses, d'aucunes spécialement de celles qui furent l'œuvre unanime du peuple de la révolution. Laissez à lui-même, dans ses moments décisifs, par ses prétendus meneurs, il a trouvé ce qu'il fallait faire et il l'a accompli."

Voilà l'histoire vraie de la Révolution française. Nous n'avons qu'à nous incliner devant elle.

G. A. Dumont

Avril 1889.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Soupe aux choux, au riz et au fromage.—Faites crever du riz dans du bouillon de choux ; lorsqu'il est cuit, sans être épais, on y mélange du fromage de gruyère coupé en tranches très minces, et on laisse reposer au chaud pendant une heure.

Gâteau au potiron.—Après avoir égouté d'abord puis écrasé du potiron que l'on a fait ramollir dans un peu d'eau, sur le feu, on y mélange deux ou trois cuillerées de farine, autant de sucre en poudre, et trois ou quatre œufs. Tout cela, délayé avec du lait, est mis au four, et on laisse cuire jusqu'à constance de flan.

Tarte aux poires.—Pelez et coupez les poires en quartiers ; faites les cuire avec du sucre et du vin rouge jusqu'à ce que les poires soient réduites en purée, que vous passez au tamis de fer.

Etendez cette purée sur la pâte ; mettez au four ; une heure de cuisson.

Côte de bœuf braisée.—Lardez de part en part une côte de bœuf bien mortifiée. Placez-la dans une baubière avec du lard émincé, des carottes, des oignons, un bouquet garni, sel et poivre. Mouillez à hauteur avec du vin blanc et du bouillon en gelée. Faites bouillir avec feu dessus et dessous. Au bout de deux heures, vous la retournez et vous laissez cuire encore deux heures. Au moment de servir, mettez sur un plat. Entourez de petites carottes cuites à part. Servez à part dans une saucière le jus après l'avoir passé et dégraissé.

CHOSSES ET AUTRES

—On a commencé à Naples, la démolition de 17,500 maisons, afin d'améliorer l'état sanitaire d'une grande partie de la ville. Ces travaux donnent de l'emploi à 12,000 ouvriers. Les dépenses se monteront à \$20,000,000 qui seront défrayées par le gouvernement d'Italie.

—En 1816, un boisseau de maïs achetait juste une livre de clous : aujourd'hui, un boisseau de maïs achète dix livres de clous. A cette époque il fallait soixante-quatre boisseaux d'orge pour acheter une verge de drap noir : aujourd'hui la même quantité d'orge paiera le prix de vingt verges. En ce temps-là il fallait le prix d'un boisseau de blé pour payer une verge de calinot ; de nos jours un boisseau de blé achète vingt verges de calinot.

—Trois des petits fils de dom Pedro, empereur du Brésil, âgés de 12, 10 et 7 ans, publient un petit journal appelé le *Courier impérial*. Ils sont les éditeurs, les imprimeurs et font eux-mêmes le tirage de la petite feuille très libérale qui fait la guerre à l'esclavage. L'empereur Frédéric d'Allemagne, qui est mort l'an passé, avait fait son apprentissage de compositeur sous la direction d'un imprimeur nommé Hanel.

—Faut-il se marier ? Un professeur d'arithmétique répondait : non ! à son fils, en lui donnant la solution des quatre règles : "Réfléchis bien, mon enfant : le mariage commence par une somme totale d'illusions, suivie par une soustraction de liberté, augmentée par une multiplication d'enfants—et finit, bien souvent, par une division des époux."

—N'assumez jamais un air d'indifférence, quand une autre personne vous parle. Ne chuchotez pas en société. Réservez votre opinion pour une autre fois. Ne contredisez jamais. Si vous n'êtes pas de la même opinion, que celle de votre interlocuteur, faites le savoir, mais d'une manière digne et courtoise. Ne faites jamais de l'esprit aux dépens d'un autre. La courtoisie est le premier devoir d'un homme bien élevé.

"SCIENCE PRATIQUE".—Nous accusons réception de la *Science Pratique*, journal mensuel de procédés et recettes modernes à l'usage de l'amateur des sciences, de la vie pratique à la ville et à la campagne, publié par un comité de techniciens et de spécialistes. Ce journal est indispensable pour la famille de même que pour l'homme de science ; il contient une foule de recettes en tous genres. Prix de l'abonnement : \$1.50, payable d'avance. L'abonnement part du 25 avril.

Agent unique pour le Canada : G.-A. et W. DUMONT, librairie Ste-Henriette, 1826, rue Ste-Catherine, Montréal.

—L'habileté chinoise en fait de tours de passe-passe s'exerce jusque dans leur cuisine. A un banquet chinois donné à des Américains à San-Francisco, quelques-uns de ces plats curieux ont été offerts : Chaque convive reçut au dessert un orange qui paraissait être dans ses conditions primitives : mais quand elle fut ouverte, elle contenait cinq espèces de gelées. Nulle trace de coupure n'était visible dans l'écorce : on se demande comment la pulpe de l'orange a pu en être extraite. Des œufs recouverts de dessins et de couleurs de noisettes se trouvaient remplis de viande, introduite de la même incompréhensible manière.

VARIETÉS

En mer :
La femme, à son mari malade du mal de mer : —Tu n'es pas mieux ? Désires-tu quelque chose ?
Le mari. —Oui, je veux la terre.

Demande. —Quelle différence y a-t-il entre un serpent et une fourrure ?
Réponse. —C'est que le serpent est une bête qui change de peau ; et que la fourrure est souvent une peau qui change de bête.

Entre époux :
La femme. —Je ne sais réellement duquel de nous deux notre fille a pris la mauvaise langue qu'elle a. Pour sûr, ce n'est pas de moi.
Le mari. —Assurément, car tu as encore la tienne.

De Gormo. —Quoi, votre engagement avec la charmante mademoiselle Ecclesine est brisé ?

Montrart. —Oui, hélas ! elle est perdue pour moi à tout jamais.

De Gormo. —Sans espoir de la reconquérir ?
Montrart. —Sans espoir ! Son père est ruiné.

Le pasteur Pouleautot. —Ça me fait de la peine de vous voir mener cette vie. Ne savez-vous pas que les méchants endurent les feux éternels de l'enfer pour toujours ?

Oncle Tom. —Je n'y crois pas, parce que vous savez bien qu'il n'y a pas une constitution capable de résister à cela.

Un mot atroce de X.
Quelqu'un racontait devant lui que l'on venait de trouver dans le fleuve le cadavre d'un caissier véhémentement soupçonné de détournement.

—Le pauvre homme ! s'écrie X... Ses livres étaient mal tenus, et il a voulu... se mettre au courant !

Le bourgeois. —Qu'est-ce que j'apprends ? Tu te remaries !

Ignace. —Oui, monsieur, c'est vrai.

Le bourgeois. —Mais tu n'y penses pas, ta femme n'est morte que de la semaine dernière !

Ignace. —Ah ! monsieur, elle ne sera jamais plus morte que cela.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 520. —CHIMIE FANTAISIE

Mettez dans une immense terrine :
Un veau tout entier, une oie tout entière, un ours tout entier, deux têtes de loup, une tête de tortue, une tête de vautour, une tête de jaguar, un cœur de carpe, un cœur de chevreuil, une queue d'outisiti, une queue de loup-garou, une queue de vache, trois têtes d'ail.

Ajoutez-y : Une apostrophe et deux accents graves. Mélangez, remuez et faites sortir du mélange un proverbe très connu.

No 521. —ENIGME

Je n'ai pour atelier qu'une obscure prison :
Ambassadeur du froid, j'entre dans la maison
Tous les ans j'y reviens quand s'en va l'hiron-
[delle].

Le printemps qui l'attire est ma morte-saison :
Je chante sur les toits et je suis noir comme
[elle].

SOLUTIONS

No 519. —Le mot est : Grain

AVIS AU MERE. — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW

pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des Etats-Unis, et est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

SIROP

ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, NOTRE-DAME, MONTREAL

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

1389



A tous ceux qui ont besoin d'une diète nutritive
LE JOHNSTON'S FLUID BEEF est recommandé comme étant la nourriture la plus parfaite.

AVANTAGE SPECIAL
POUR
Un Mois seulement !

250 Services à Dîner à vendre avec une réduction de 25 p.c.

NOUVEAUX PATRONS
COULEURS ET DESSINS

CHEZ

L. DENEAU

2023, RUE NOTRE-DAME



La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

CE QUE

FIT MA TANTE

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON

A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée ; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Léon chaude, tout comme le thé. Maintenant elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits, bref, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,
Buffalo N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON

54, CARRÉ VICTORIA

M. A. POULIN,

Téléphone 1432 GERANT, MONTREAL

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

ETABLIS EN 1852



Premier prix)

LORGE & CIE.,



CHAPELIERS ET
MANCHONNIERS



21, rue Saint-Laurent
MONTREAL

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs) MONTREAL

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeons de toutes sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q.



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe,

No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.
On trouvera les mêmes remède au No 25 rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for in NEW YORK.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 7 SEPTEMBRE 1889

LES

MYSTERES DE PANAMA

(Suite)

De temps à autre, sans s'interrompre dans sa lecture, il appuyait le doigt sur un des boutons électriques placés à portée de sa main.

Un employé entra ; sans même le regarder, en quelques mots brefs, il lui donnait un ordre, une explication et reprenait son travail avant que l'employé eût eu le temps de refermer la porte du cabinet.

Tout à coup, sans qu'il eût appelé, cette porte s'ouvrit et un garçon de bureau s'avança.

Au bruit des pas frôlant le parquet de pitchpin, M. Schmidt releva la tête.

—Qu'y a-t-il ? demanda-t-il en fronçant le sourcil.

—M. Peter est là.

Les yeux du banquier cherchèrent un calendrier accroché au mur.

—C'est vrai, murmura-t-il, nous sommes samedi aujourd'hui.

Et un air de visible satisfaction s'étendit sur son visage.

—Fais-le venir, dit-il en jetant une large feuille de papier buvard sur le courrier épars devant lui.

Un homme entra, ayant sous le bras une serviette en maroquin qui semblait bourrée de papiers. D'une taille colossale, il portait sur son visage les traces d'une bestialité cynique.

Sa face large, dans laquelle s'ouvrait une bouche grande et bordée de lèvres fortement colorées, était encadrée de favoris roux taillés en brosse qui rejoignaient une moustache courte et hérissée ; le nez s'écrasait et avait un aspect crapuleux, et les petits yeux vifs qui brillaient au fond d'orbites

encaissées sous des arcades sourcilières prééminentes, avaient des lueurs cruelles.

Le front bas était bordé d'une épaisse toison de cheveux roux comme la barbe et frisés.

—Bonjour, Peter, fit le banquier en adressant un sourire aimable au nouvel arrivant.

—Bonjour, monsieur Schmidt, répliqua celui-ci.

Et il posa sur le bureau la serviette de maroquin qui rendit un son net et argentin.

—Ouf ! grommela-t-il ensuite en se laissant aller, sans façon, sur un siège ; si cela continue, monsieur Schmidt, il faudra que vous me prêtiez Yopi pour vous rendre visite le samedi.

Et sa bouche se fendit dans un rire épais et bruyant.

M. Schmidt se frotta les mains.

—Alors, la recette est bonne ? murmura-t-il.

—Jugez-en vous-même.

M. Peter se leva, ouvrit la serviette de maroquin et en tira successivement trois sacs qu'il déposa sous la main du banquier, en disant simplement :

—Onces... piastres... demi-piastres...

Et successivement aussi, M. Schmidt prenait les



Brusquement une détonation retentit. — Page 6, col. 1.

sacs, les soupesait, puis lisait à mi-voix sur une étiquette collée sur chacun d'eux.

—Quatre-vingt-cinq onces... deux cent cinquante piastres, trois mille demi-piastres.

Après un moment il ajouta :

—Les petites bourses ont donné cette semaine.

—Plus on va, répondit Peter, et plus l'ouvrier

paraît prendre goût au jeu... mais les commerçants donnent aussi.

Et tirant de sa corecte redingote un portefeuille, il le tendit à M. Schmidt en disant :

—Ça... ce sont les bank-notes.

—Pour combien y en a-t-il ?

—Pour cinq mille piastres.

Le banquier prit, dans un casier fermé à clé, un petit registre sur la couverture duquel étaient écrits ces mots : *Continental Bar*.

Rapidement, il feuilleta le registre, s'arrêta sur une page couverte de chiffres et l'examina quelques instants ; puis il inscrivit les sommes apportées

par Peter, fit l'addition et refermant le registre, avec un petit claquement de langue satisfait :

—Nous sommes en progrès sur la semaine dernière de deux cent-cinquante piastres.

Puis, tout à coup :

—A propos, combien de suicides, cette semaine ?

—Cinq seulement.

—C'est un de plus que la semaine passée, grommela M. Schmidt d'un ton mécontent...

Quelles nationalités ?

—Un Français, deux Anglais et deux Italiens.

—Pas d'Allemand ?

—Les Allemands ne viennent pas au *Continental*.

Un éclair brilla dans les yeux du banquier.

—Ce sont des travailleurs, eux, murmura-t-il.

—J'ai apporté différentes petites notes que voici, dit le directeur du *Continental* ; vous les examinerez quand vous en aurez le loisir.

Et il tendit au banquier des fiches que celui-ci plaça sur un coin de son bureau.

—Êtes-vous content, monsieur Schmidt ?

—Très content, mon cher Peter... si M. Jackson y consent, nous augmenterons vos appointements de cinquante piastres.

—Par mois ?...

—Pensiez-vous que ce soit par semaine ? demanda un peu sèchement le banquier.

En ce moment on frappa à la porte.

—Entrez ! cria-t-il.

C'était encore le garçon de bureau.

—Monsieur, il y a là un monsieur qui insiste pour vous parler.

—Son nom ?

—Il a refusé de me le dire... mais il vient pour affaires de banque...

Le visage de M. Schmidt devint soucieux.

Il se leva, alla ouvrir une petite porte percée dans un coin de son cabinet et dit à Peter :

—Sortez par là, il est inutile que l'on vous voit ici.

En revenant prendre place à son bureau, le banquier regarda la pendule.

—Le train de Panama est en gare depuis dix

minutes... comment se fait-il que le courrier ne soit pas déjà arrivé ?

—Je vais voir, répondit le garçon ; mais, ce monsieur, faut-il le faire entrer ?

—Oui, introduisez-le... en descendant, vous remettrez ces fiches à M. Telley et vous le prierez de les classer de suite.

En même temps il remettait au garçon les notes que venait de lui apporter Peter.

Au bout de quelques instants, un individu qui poussait de bruyantes exclamations, tout en montant l'escalier, entra dans le cabinet.

M. Schmidt, qui l'examinait par dessous ses lunettes bleutées constata qu'il ne paraissait pas de bonne humeur.

C'était un grand gaillard, bien découpé, à l'œil hardi.

—C'est vous qui êtes M. Schmidt ? demanda-t-il.

—Oui, que désirez-vous ?

—Qu'on me rende mon argent.

—Votre argent ! exclama le banquier, quel argent ?

—Celui que je vous ai confié.

—Mais d'abord, qui êtes vous ?

—Pedro Alvarez, de Bogota.

M. Schmidt sembla chercher dans sa mémoire.

—Ah ! dit-il après quelques minutes, c'est vous qui nous avez envoyé la semaine dernière vingt-cinq mille dollars.

—Oui... m'en remettant à vous du soin de m'acheter de bonnes valeurs.

—Eh bien !

—Eh bien, voilà ce que vous m'avez envoyé... des obligations que vous avez achetées au poids du vieux papier.

Et il jetait à la face du banquier une masse de papiers qui s'éparpilla sur le plancher.

M. Schmidt demeura impassible.

—On a fait pour le mieux, répondit-il avec sang-froid.

—C'est un vol, hurla Pedro Alvarez, et je veux mon argent.

Le banquier haussa les épaules.

—C'est impossible ! ricana-t-il.

—Voleur !

En même temps, bondissant sur l'Allemand, pris à l'improviste, il l'empoigna à la gorge avec une telle vigueur que la face de M. Schmidt commença à devenir violette.

—Au sec... voulut crier le banquier qui étouffait.

Brusquement une détonation retentit.

Les mains nerveuses de l'Espagnol lâchèrent prise et il tomba inanimé sur le parquet.

—Il était temps, fit une voix.

M. Schmidt, renversé sur son fauteuil, cherchait à reprendre sa respiration et était incapable de prononcer une parole.

L'homme qui venait de le sauver déposa sur le coin du bureau son revolver fumant encore, prit dans un placard une bouteille de Porto et remplit un verre qu'il approcha des lèvres du banquier.

Avec difficulté le liquide passa et M. Schmidt recouvra l'usage de la parole.

—Comment ! vous, Jackson ! balbutia-t-il d'une voix faible.

—Oui, c'est moi... je suis venu à la place du courrier. Mais voyons d'abord le résultat de ma balle.

—Je n'ai pas la force de me lever, murmura Schmidt.

Jackson se baissa vers l'Espagnol et constata que la balle était entrée par l'oreille.

Il souleva le bras du malheureux ; le bras rebomba inerte en faisant un bruit mat sur le plancher.

—Il est mort, dit Jackson d'un ton sec.

—Cela vaut mieux, parvint à dire Schmidt... comme cela, il ne pourra pas faire de réclamation.

M. Jackson fit marcher une sonnerie.

—Envoyez-moi Yopi, dit-il au garçon de bureau.

Au bout de quelques instants, un nègre taillé en hercule entra dans le cabinet :

—Yopi, dit l'Américain, porte ce cadavre dans le cabinet de toilette ; après minuit, tu le déposeras devant la maison de jeu la plus proche.

—Le *Continental* ? dit le nègre.

—Non, pas celle-là, une autre, répliqua M. Schmidt.

Lorsque Yopi eut disparu avec son sinistre fardeau, l'Allemand se tourna vers son associé :

—Y a-t-il donc quelque chose de nouveau ? demanda-t-il.

M. Jackson s'était déjà assis, avait versé un second verre de Porto et venait d'allumer un cigare avec la plus grande tranquillité.

—Oui, répondit-il ; j'ai reçu ce matin, de New-York, des nouvelles importantes. J'ai tenu à vous les communiquer moi-même.

—Le syndicat ne serait-il pas satisfait de nos opérations ?

—Ce n'est pas cela ; vous savez bien qu'on ne nous a pas aidés à augmenter le champ de nos opérations personnelles dans l'unique but de nous faire gagner quelques millions de dollars. Il y avait des instructions à attendre ; ce sont ces instructions que j'apporte avec moi... du reste voici la lettre, elle dit beaucoup de choses en peu de mots.

Pendant que M. Schmidt parcourt avec attention la messive que vient de lui tendre son associé, développons pour le lecteur, qui n'est pas au courant de la combinaison, le sens de cette lettre un peu ambiguë.

Le "and Co" accolé au nom de MM. Schmidt et Jackson n'était autre qu'un syndicat de banquiers allemands et américains ayant son siège à New-York, mais ayant, de ci de là, en Amérique des associés sous le couvert desquels ils effectuaient ou se proposaient d'effectuer certaines opérations.

En apparence, ces associés n'avaient pour but que de faire de vastes opérations financières, de lancer des affaires industrielles, de construire des chemins de fer et des navires, d'exploiter des mines d'or et le pétrole.

Ils faisaient d'ailleurs de nombreuses opérations de ce genre et, depuis deux ans que la société existait, le bruit courait qu'ils avaient réalisé des bénéfices considérables.

Mais leur but secret, leur projet principal, l'idée géniale qui avait présidé à la constitution de ce syndicat, était de faire sombrer la compagnie du "Canal Interocéanique de Panama".

L'entreprise une fois abandonnée par ses promoteurs ou bien ceux-ci mis dans l'impossibilité de tenir leurs engagements vis à vis du gouvernement colombien, le syndicat s'emparerait de l'entreprise en rachetant à vil prix les titres et l'outillage, puis il l'exécuterait pour son propre compte.

Ce projet avait germé dans le cerveau d'un Allemand qui avait gagné aisément plusieurs de ses compatriotes à cette mesure gallophobe.

Quant aux Américains, ils s'étaient engagés dans l'affaire comme ils se seraient engagés dans une exploitation de forêts et de prairies ou dans n'importe quelle autre entreprise industrielle ou commerciale.

Il y avait beaucoup d'argent à dépenser ; mais il y avait aussi beaucoup d'argent à récolter. Ils n'avaient pas besoin d'un autre stimulant.

Et, pour la réussite de cette conspiration américo-allemande, contre la compagnie du "Canal interoceanique" le syndicat avait adopté un programme qui n'avait point de limites.

Fomenteur des grèves, acheteur des consciences, faire assassiner quelques hommes gênants, provoquer des émeutes, subventionner la guerre civile, tout y était prévu.

Sans contenir tous ces détails, la lettre apportée à M. Schmidt par M. Jackson, en contenait cependant assez pour faire comprendre aux deux associés le but vers lequel il s'agissait de marcher.

On s'en remettait d'ailleurs à leur intelligence, à leur sens pratique des affaires, à leur perspicacité, toutes qualités qui les avaient fait choisir comme sentinelles avancées dans cette expédition contre les capitaux français.

Il fallait, disait le signataire de la lettre, commencer par se ménager des intelligences dans la compagnie.

De nouveaux ordres leur seraient donnés successivement et selon la tournure des événements.

Pour le moment, un crédit considérable leur était alloué.

—Que pensez-vous de cela ? fit Schmidt, lorsqu'il eut terminé sa lecture. Pour moi, je ne suis pas

tout à fait dans mon état normal ; ce diable d'Espagnol m'a serré bigrement fort.

—Moi, dit Jackson, je ne trouve rien d'extraordinaire à ce que le syndicat nous propose.

—Vous voulez dire : nous ordonne.

—Bast ! il n'y a pas de différence, puisque c'est dans notre intérêt qu'il parle.

Schmidt asséna sur son bureau un coup de poing formidable.

—Je serais content, continua-t-il, de molester ces canailles de Français...

Jackson le regarda.

—Dites donc plutôt de leur enlever cette grosse affaire.

—Les deux, reprit l'autre.

—Moi, dit l'Américain, je prendrais bien parti pour eux, s'ils pouvaient me donner le double de ce que me donnera le syndicat.

Et négligemment, il fit tomber à terre la cendre de son cigare.

—Pas moi, répliqua l'Allemand, je n'ai qu'une parole.

Jackson plissa ses paupières et fixant sur son associé un regard railleur.

—Ce sentiment vous honorerait, mon cher, dit-il froidement ; malheureusement, vous ne dites point ce que vous pensez. C'est la haine qui vous rend fidèle au syndicat... vous êtes allemand.

—Eh bien oui ! je hais la France ! fit Schmidt en serrant les dents.

—Voilà une chose dont je me moque, s'écria Jackson ; si les New Yorkais se sont engagés avec vos compatriotes, c'est parce qu'ils ont mis dans l'affaire autant d'argent qu'eux.

—Cela m'est égal, murmura Schmidt.

Jackson se mit à rire.

Puis sérieusement :

—Prenez garde, dit-il, que votre haine ne vous fasse faire des sottises... si vous n'êtes pas prudent, le syndicat nous remplacera dans les vingt-quatre heures... et vos compatriotes ne seraient pas les derniers à voter votre exclusion.

Ces mots rendirent soudain à Schmidt tout son calme.

—N'ayez crainte, dit-il ; je serai prudent.

Quelqu'un frappa à la porte.

—Entrez ! cria Jackson.

C'était lui, décidément, qui s'attribuait l'autorité.

Grand, la figure énergique, l'œil gris très perçant, mis avec la dernière élégance, il paraissait un géant auprès de son associé qui, pourtant, était d'une taille au-dessus de la moyenne.

Mais l'Allemand était très lourd et apathique ; ses yeux d'un bleu faïence ne s'animaient que lorsqu'il parlait de sa haine contre la France et, auprès des Yankees aux allures délibérées, il avait l'air d'un humble serviteur.

Néanmoins, ce fut à M. Schmidt que s'adressa le garçon de bureau pour le prévenir que le signor Giovanni Corda demandait à être reçu.

—Giovanni Corda ! répéta l'Américain... n'est-ce pas l'entrepreneur ?

—Précisément.

—Et, clignant de l'œil d'un air mystérieux, Schmidt ajouta :

—Un Italien qui travaille pour des Français.

Il éclata d'un gros rire épais.

—C'est toujours ça de pris, poursuivit-il.

—Introduisez M. Corda, commanda Jackson.

Quelques minutes s'écoulèrent ; puis l'Italien parut, la bouche en cœur, le chapeau à la main, l'échine à moitié ployée, le regard plein d'obséquiosité, enfin avec toutes les apparences d'un parfait valet.

Il reconnut Jackson, pour l'avoir vu à Panama.

Et aussitôt, ce fut un déluge de compliments à donner la nausée à l'Américain et avec cet accent italien qui rend l'abondance des paroles si insupportable.

—Eh ! ce bon monsieur Jackson ! Comment ! vous êtes à Colon ! Quel plaisir de vous voir... de vous offrir mes compliments sincères ! Et votre santé est toujours excellente ? Il faut espérer qu'elle se maintiendra... Je suis bien heureux vraiment, ma parole d'honneur ! de vous rencontrer.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 7 SEPTEMBRE 1889

SANS MÈRE

QUATRIÈME PARTIE

LE DEFAUT DE LA CUIRASSE

(Suite)

—Madame, dit-il, à cette dernière, je vous ramène Georgie un peu souffrante. Elle se plaint de la tête.

—Mon Dieu, qu'as-tu ? demanda Mme Chaniers déjà alarmée.

—Dans la boutique chinoise où nous sommes allés chercher la potiche, répondit la fillette, il y avait une bizarre et pénétrante odeur de musc, de patchoulis, d'encens, de je ne sais pas quoi, mais quelque chose de très fade qui m'a tout de suite porté au cœur. C'est probablement tout cela réuni qui m'a fatiguée. J'ai sans doute la migraine, pas davantage.

Sir Jonathan prit la main de Mlle Chaniers.

—Vous avez la peau fraîche, Georgie, dit-il : ce ne sera rien.

Ce matin, la maladresse de Mlle Vergnes a troublé votre digestion ; les odeurs désagréables de la boutique vous ont donné mal à la tête ; tout cela réuni vous a gratifiée en effet de la migraine. Une tasse de thé et un bon sommeil, il n'y paraîtra plus.

Il se leva.

—L'heure me presse, dit-il, je m'en vais. Je reviendrai demain au soir probablement, tâchez d'être vaillante. Après-demain nous irons ensemble porter à l'ambassade des Etats-Unis les papiers grâce auxquels je deviendrai tout à fait votre père.

Il prononça ce dernier mot d'une voix extraordinaire, très douce, mais qui tout à coup s'éteignit dans sa gorge comme s'il allait perdre connaissance.

Mais subitement, il se redressa et parvint à se ressaisir :

Adèle, en effet, le regardait d'une façon étrange ; elle, jusque-là, pourtant si indifférente à tous les témoignages de l'ardente affection qu'il prodiguait constamment à Georgette.

Était-elle tout à coup jalouse de sa fille ?...

Ou bien ?...

Jonathan, fort angoissé de ses réflexions, prit sur lui de ne pas embrasser Mlle Chaniers.

Ce fut sur la main de la mère qu'il appuya ses lèvres longuement, profondément, en murmurant ce seul mot :

—Pensez à moi, Adèle !...

Il la regardait tendrement.

Avec une joie profonde, et qui se refléta aussitôt dans ses yeux, il constata qu'à son nom prononcé pour la première fois par lui, la jeune femme n'avait pas paru fâchée, plutôt heureuse, au contraire.

Georgette s'était jetée sur un fauteuil bas, et la tête renversée en arrière, elle semblait assoupie, ayant les yeux fermés.

—Ne l'éveillez pas, dit Adèle doucement. Si elle peut dormir jusqu'au dîner, c'est à-dire une heure et demie ou deux heures, son indisposition se dissipera.

Sir Pierce s'éloigna sans oser ajouter un mot.

Inquiet, il l'était un peu.

Mais après tout, une migraine, c'est si peu de chose.

—Oui, se dit-il en montant en voiture, demain je la trouverai plus belle et plus fraîche que jamais !...

Quand elle ouvrit les yeux, la jeune fille était brisée ; sa migraine, loin de se calmer, avait augmenté avec le mal au cœur particulier qui accompagne ce genre d'indisposition.

Bientôt aux intolérables élancements dans les tempes, les vomissements vinrent s'ajouter.

Quoiqu'une sorte de répugnance invincible eût succédé chez Suzanne depuis la veille, à la passion insensée qui remplissait depuis dix-sept ans son cœur pour l'enfant qu'elle avait élevée, la jeune gouvernante déshabilla elle-même la petite malade, la porta dans sa jolie chambre aux murs roses, la coucha dans son lit de laque blanche.

Peu à peu, malgré les soins d'Adèle désespérée, la peau de la jeune fille devint plus brûlante, ses magnifiques yeux se cernèrent d'une large raie noire, ses lèvres blanchirent tandis qu'une soif ardente la dévorait.

Elle se plaignait surtout de la gorge et des reins.

—Il faut envoyer chercher le médecin, déclara Mme Chaniers, vers neuf heures, à Pierre aussi inquiet qu'elle.

—J'y vais moi-même, répondit aussitôt M. de Sauves, car s'il n'est pas chez lui, j'irai voir au cercle.

C'était toujours le docteur Garniers qui soignait la famille, et qui était resté l'ami du frère et de la sœur.

La tête de Georgette se promenait tout à fait, son visage de pâle qu'il était avant le dîner, devenait d'un rouge cramoisi, une grande oppression faisait siffler sa poitrine.

Elle ne paraissait reconnaître ni sa mère ni Suzanne.

De temps à autre, seulement, elle se soulevait haletante sur son oreiller et d'une voix à peine intelligible, elle disait :

—A boire !...

Et lorsque Adèle se précipitait, une tasse à la main, elle s'en emparait convulsivement, fiévreusement, la buvait glouonnement d'un trait, et retombait en arrière, plus brûlante qu'avant, inconsciente et gémissante.

—Suzanne ! toutes nos imaginations vont porter malheur à cette enfant, dit enfin la pauvre mère affolée. Je suis désespérée, vois comme elle souffre !... Elle est bien mal, je t'assure !...

Mais la gouvernante, qui deux jours auparavant fût devenue elle-même stupide d'angoisse et de douleur, gardait son sang-froid et son calme, sans s'alarmer, sans s'inquiéter même.

—Attendez donc le médecin pour vous désoler ainsi, répondit-elle. Après son arrivée, nous verrons bien ce qu'il dira. Je suis sûre que ce n'est rien.

—Comme tu prends ces choses !...

—Ne faut-il pas un peu de raison, dans la vie ?

—Tu parles de raison quand ma fille est là, brûlante de fièvre, ne me comprenant plus, ne me voyant plus !... Mais c'est ma fille, Suzanne !... Tu entends, ma fille !...

La femme de charge regarda son amie avec une grande pitié, puis tout à coup décidée :

—Votre fille ? dit-elle tout bas, en êtes-vous sûre ?...

Adèle se leva droite :

—Tu sais quelque chose que tu me caches, fit-elle avec des yeux où s'allumaient toutes les folies. Maintenant tu en as trop dit ou pas assez, je veux connaître le reste !...

On entendait monter dans l'escalier.

—Taisez-vous, répondit impérieusement Suzanne, voici Pierre, voici le docteur Garniers, ils ne doivent se douter de rien.

Quand ils seront partis je vous dirai tout ce que je sais si vous avez du courage pour m'écouter et me comprendre !

—J'en aurai

—C'est très grave.

—Mon Dieu ! que crois-tu donc ?...

—Je ne crois pas, entendez-vous, je suis sûre !...

Elle dit ce mot, *sûre*, avec une telle expression, qu'Adèle jeta un cri.

—Qu'est-ce que c'est ? demanda Pierre en se précipitant dans la chambre.

Le docteur Garniers était derrière lui.

—Il y a que Georgette ne nous reconnaît plus, répondit aussitôt Suzanne, et qu'Adèle devient folle.

—Eloignez-la, dit le médecin dont le visage soucieux frappa la jeune gouvernante.

Mais Mme Chaniers releva la tête. Dans ses

yeux, affreusement dilatés, on voyait une extraordinaire énergie.

—Ma place est ici, au chevet de ma fille, dit-elle catégoriquement, il est inutile d'insister, je ne la quitterai pas.

Le docteur s'approcha du lit, examina la malade, posa quelques questions, puis se fit donner une plume et de l'encre et dicta une prescription.

Après avoir assuré Mme Chaniers que ce ne serait rien, le docteur prit congé de la famille en disant qu'il reviendrait bientôt.

Les deux femmes, restées seules, reprirent alors la conversation interrompue par l'arrivée de Pierre et du médecin.

Suzanne raconta à sa maîtresse tout ce que nous savons déjà concernant Jonathan Pierce, et assura à Mme Chaniers que Georgette n'était pas sa fille, mais bien celle de sir Pierce, l'assassin de son mari.

Aussitôt celle-ci se redressa haletante, subitement éveillée de la stupeur de folle qui l'envahissait.

—Pas ma fille !... répéta-t-elle. Quoi ?... Qu'est-ce que ça veut dire ?...

—Que l'infâme assassin qui a tué votre mari, vous a également volé votre fille, celle qui venait de naître, pour la remplacer par la sienne que vous avez nourrie et élevée.

—Mon Dieu !... mon Dieu !... Qu'est-ce c'est ?... Ne me trompes-tu pas pour m'apaiser, me calmer, me consoler ?

A ce moment, la portière qui séparait la salle à manger du petit salon se souleva et Pierre, plus blanc qu'un fantôme, se montra aux deux femmes.

—Pierre !... Pierre !... murmura Adèle éperdue, si tu savais ce que me dit Suzanne !

Elle vint tomber mourante dans les bras de son frère.

Celui-ci la porta sur le canapé du petit salon.

—J'ai entendu la déclaration de Suzanne, dit-il très grave.

—Et tu la crois, cette histoire ?...

—Si Suzanne l'affirme, oui, absolument.

—Pourquoi ne l'as-tu pas racontée plus tôt ? demanda Mme Chaniers.

—Je ne le sais que depuis hier.

—Comment cela ?

—Faut-il tout vous dire ?

—Certes ! firent en même temps le frère et la sœur.

—Depuis l'arrivée de sir Jonathan Pierce, je suis tracassée, bourrelée, malheureuse. Dès le premier jour que je l'ai vu ici même, dans ce petit salon, son regard gris m'a révélé l'assassin de Georges, cet Eugène Gages que vous avez si vainement cherché partout.

—Lui ! s'écria Pierre. Allons donc !... Il est fils d'un avocat célèbre de la Nouvelle-Orléans, issu d'une famille noble anglaise, établie jadis en Louisiane, et cousin de sir James Pembroke qui a été élevé avec lui !

—Mais qui l'a perdu de vue de dix-sept à vingt-cinq ans.

Est-ce que pendant ces huit ou neuf années écoulées, le véritable Jonathan Pierce n'a pas pu mourir de n'importe quelle façon, et l'autre, ce scélérat, cet assassin, ce bandit à l'adresse infernale, se mettre dans sa personne, et prendre avec ses papiers, sa physionomie et sa tournure ?...

—Eugène Gages était brun, celui-ci est blond.

—Les cheveux, la peau, la barbe, tout se transforme excepté les yeux. Or n'avez-vous pas remarqué que celui-ci a un teint de blond rose, un peu coloré, qui ne s'altère jamais, même quand ses lèvres pâlisent ?...

Est-ce que c'est naturel, ça ?

Et son regard ?...

Vous avez pu l'oublier, vous autres, moi, jamais.

Ce sont les yeux d'Eugène Gages, je vous dis, j'en suis sûre, je le jurerais sur ma vie même !...

Alors, cette extraordinaire affection pour Georgette, jointe à ce regard-là, ce regard qui m'avait si fort troublée, le premier soir, m'a donné à penser.

Je me suis souvenue de l'apparition vue par moi la nuit du crime devant le berceau de l'enfant.

M. Marais, à qui je l'avais confiée dans tous ses détails, pendant le procès de M. Pierre, ne croyait pas que j'avais rêvé, à cette époque-là....

Bien plus, quand Georgette est née, et que M. Garniers me l'a mise dans les bras, l'enfant était blonde avec les yeux bleus, j'en suis sûre. Le lendemain, lorsque je l'ai montrée à Pierre, elle était brune avec les yeux noirs.

Adèle se dressa comme une folle.

—Est-ce vrai, cela ? balbutia-t-elle.

—Sur mon honneur, oui, je vous en fais le plus sacré, le plus solennel des serments.

—Pourquoi ne me l'as-tu jamais confié ?

—Pour faire naître en vous, impuissante et enchaînée par les circonstances, des doutes qui vous eussent désespérée, jamais !... Je n'en étais pas assez sûre, du reste. J'ai cru m'être trompée. M. Garniers n'avait pas remarqué la couleur des yeux de l'enfant, et moi j'étais si troublée !...

J'ai cependant à cette époque-là, il y a dix-sept ans, raconté ces choses à M. Marais ; puis j'ai aimé Georgette, depuis !...

Mais cet amour de l'Américain, joint à ses yeux, a fait renaître tous mes soupçons.

Alors, je me suis mise à l'observer avec la plus minutieuse attention.

Vingt fois, j'ai eu de sa personnalité vraie des convictions morales, sûres.

—Lesquelles ?

—Ce sont des impressions trop subtiles. Elles se sentent et ne se traduisent pas.

Mais dimanche, jugez de mon émoi quand j'ai vu arriver ici votre protégée Clotilde.

—Comment ?... Tu es émue devant cette jeune fille ?... demanda Pierre ; mais qui est-elle donc ?

—Votre vivant portrait à tous, avec les yeux de Georges, votre physionomie à vous et la tournure de madame.

Adèle tressaillit jusqu'aux entrailles.

—Oh ! pour avoir les yeux et la bouche de Georges, dit-elle très convaincue, elle les a.

—Le soir, continua Suzanne, je l'ai accompagnée chez elle, l'âme toute pleine de pressentiments, j'ai voulu apprendre par le détail qui elle était.

Or, savez-vous son nom, que Mme Chaniers ne lui avait jamais demandé ?... Elle s'appelle Clotilde Gages !...

—Et elle a été élevée en Normandie ?

—Parfaitement, à la Délivrance, où Mme Lureau l'avait mise, après l'avoir confiée à Martine Fresnay, son amie d'enfance.

—Miséricorde ! s'écria Pierre, c'est que tout cela est possible !...

—Attendez, dit Suzanne, ces choses cependant si probantes, ne m'ont pas encore suffi.

Sentant bouillonner en moi toutes sortes de pensées, de soupçons, d'idées plus étranges les unes que les autres, voulant les confier à quelqu'un de sûr, et voyant bien que je ne pouvais rien dire ici sans provoquer des émotions qui eussent tout révélé à l'Américain, je suis allée trouver M. Marais.

—Mais il habite maintenant la Varenne Saint-Hilaire !

—Aussi est-ce à la Varenne que je me suis rendue. Grégoire m'a portée à la gare de Vincennes, et comme je suis assez brave et que je n'ai point peur de certaines choses, je lui avais recommandé de dire où j'étais à M. Pierre si celui-ci l'interrogeait.

—L'a-t-il fait ?

—Certainement. Et vous allez voir tout à l'heure ce qui s'en est suivi.

A la Varenne, M. Marais m'a reconnue sur-le-champ.

Pas un détail de l'affaire n'était oublié par lui. Il se souvenait de mes confidences d'alors, et était resté convaincu qu'Eugène Gages n'avait pu pénétrer dans la maison, le crime et le vol ayant été commis en dehors, que pour y opérer alors une substitution d'enfant.

Il m'a donné alors un conseil parfait : Mme Lureau étant morte, m'a-t-il dit, allez trouver le médecin et la sage-femme qui ont assisté Pauline Gages, peut-être auront-ils remarqué tous les deux un signe particulier sur l'enfant.

A ce moment, Adèle poussa un cri

—Mon Dieu !... dit-elle, Georgette ressemble

à Pauline, je ne l'avais jamais remarqué. A présent, seulement, la figure de la malheureuse femme me revient à la mémoire. Cette enfant a ses admirables yeux, plus durs, mais les mêmes !...

—Est-ce que tu as suivi le conseil de M. Marais ? demanda Pierre qui voulait tout savoir au plus vite.

—Le lendemain, oui. Mais avant laissez-moi vous raconter ce qui m'est arrivé en sortant de chez lui.

—Quoi donc ?

—J'ai failli être assassinée.

—Toi !

—Oui. Je regagnais seule la gare à onze heures moins un quart, lorsque je me suis aperçue que j'étais suivie. Je me suis retournée, un individu était derrière moi, un couteau à la main. J'avais un revolver, j'ai prévenu que si on ne s'éloignait pas, je tirais. L'assassin, loin de m'obéir, s'appretait à bondir sur moi ; j'ai fait feu au hasard et je l'ai blessé, car il s'est enfui en poussant un long hurlement de douleur. Or, ce matin, vous n'avez peut-être pas remarqué, vous, quand j'ai serré la main gauche de sir Jonathan, l'atroce souffrance qu'il a éprouvée ?

—Si, dit Adèle, je l'ai vu : ses lèvres sont devenues plus blanches que de la cire.

—Alors, c'est lui qui a voulu t'assassiner ?

—Parce qu'il se sent deviné par moi seule, ici, oui !...

—C'est possible, continue.

—Chez la sage-femme, Amanda Laminois, j'ai eu des explications certaines et probantes.

—Sur la personnalité de Georgette ?

—Parfaitement. D'abord Mme Laminois est une femme des plus honorables, qui a conquis à Montmartre et ailleurs l'estime générale. M. Marais autrefois lui avait confié cette idée qu'il avait eue d'une substitution d'enfant.

Ma demande ne l'a donc pas étonnée. Et savez-vous ce qu'elle m'a certifié !... Que Clotilde Gages avait un signe noir sur le bras gauche lors de sa naissance.

Adèle porta les deux mains à son front.

—Est-ce que je ne deviens pas folle ? fit-elle. Est-ce que j'ai bien compris ?...

La sage-femme t'a dit cela ?...

—Oui, et elle a ajouté qu'elle avait pris ce signe pour une meurtrissure faite par elle à la petite fille en la saisissant un peu trop brusquement peut-être.

—Mais alors, Clotilde, la blonde, la belle et loyale créature que j'adore est ma fille à moi !...

—Je n'ai pas le moindre doute à cet égard.

—Et celle qui est là-haut, frappée mortellement peut-être !...

—Est la fille du bandit qui a assassiné Georges ! Oui, cela est certain aussi !...

—Ah ! dit Pierre à son tour, je te crois ; mais qui me fournira une seule preuve de ce que tu avances ?... Car pour mettre de semblables idées en avant, des choses si graves et qui vont bouleverser si complètement plusieurs existences, il faut autre chose que des convictions morales !...

—Quoi ?... s'écria Suzanne ; est-ce que vous pensez que le bon Dieu va abandonner des braves gens comme vous pour protéger un misérable tel qu'Eugène Gages ?... Non, non, n'ayez pas peur. Ce Dieu juste, lui-même, va vous l'envoyer cette preuve que vous demandez.

Mais pour cela je vous demande de bien m'obéir les uns et les autres.

—Que veux-tu dire ?

—Que lorsque Jonathan Pierce va revenir de son voyage, il va faire des folies en présence de la maladie de sa fille.

Or, de cet état suraigu il faudra tirer parti.

Tout mon secret est là.

—Alors, tu t'en charges ? demanda Pierre.

—Oui, je veux l'exaspérer en ne lui laissant voir la maladie sous aucun prétexte. Mais vous devez, rigoureusement et sans faiblesse, faire bonne garde, tous, Robert comme les autres, afin qu'il ne puisse à aucun prix franchir le seuil de cette chambre.

Dans cette âme farouche, pleine si entièrement du seul amour qui l'ait jamais touchée : l'affection paternelle, qui sait ce qu'amènera le désespoir ?

—Je t'ai comprise, dit Pierre. Pour mieux t'ai-

der, nous devons, Adèle et moi, rester les mêmes vis-à-vis de ce misérable, forcer nos lèvres à lui sourire, nos mains à serrer la sienne !...

Je ne le pourrai pas ! déclara Mme Chaniers.

—Il le faut, dit Suzanne. Songez que si sa méfiance est éveillée, il peut arriver les plus grands malheurs.

Par exemple, dans ce moment-ci, il est allé non pas au Havre, mais en Normandie savoir si Clotilde est toujours dans son couvent. Or, quand au retour, il aura appris qu'elle a quitté son orphelinat, il y a trois ans environ, il retrouvera aisément sa trace.

Pensez alors à ce que ce bandit peut tenter vis-à-vis d'elle, par vengeance ou pour assurer le bonheur de sa fille, surtout quand il connaîtra l'amour de Robert pour cette enfant.

—Robert aime donc Clotilde, sa véritable cousine ! s'exclama Pierre. Et je ne le sais pas !...

—Nous n'avons pas pu te le dire, déclara Adèle, nous ne connaissons nous-mêmes ce secret que depuis dimanche.

Quand elles lui eurent tout raconté toutes les deux, M. de Sauves leva les mains au ciel :

—Dieu est bon, dit-il, cet amour est une permission de sa Providence qui veut nous rendre en bonheur le désespoir qui a failli autrefois briser nos vies.

Et cependant, continua-t-il, malgré tout ce que tu me dis, Suzanne, malgré ta perspicacité, tes pressentiments, je crois à la substitution d'enfants, oui, mais que Jonathan Pierce soit Eugène Gages, non, je ne puis m'y résoudre !...

—Attendez, dit la gouvernante gravement, n'ayez point de faiblesse vis-à-vis de l'Américain et je vous ferai probablement entendre des aveux catégoriques formulés par sa bouche même.

Ah ! depuis hier, je cherchais dans quel piège assez habile je pourrais le faire tomber, ce maudit !... Je priais Dieu de m'envoyer l'inspiration qui devait amener la vérité !...

Il m'a exaucée !...

Cette maladie de Georgette, voilà sa réponse, et certainement le châtement d'Eugène Gages !...

Nul ne répondit.

La jeune fille était dure, méchante, égoïste ; elle les avait tous fait souffrir, mais ils l'avaient élevée, aimée, et même en la sachant la fille de l'assassin auquel ils avaient tous voué une si mortelle haine, ils ne pouvaient se détacher d'elle ; et ils étaient dans tous les cas trop bons, les uns et les autres, pour se réjouir de son mal.

Mais Adèle maintenant était apaisée !...

La folie ne risquait plus de la terrasser.

Sûre que Clotilde était sa fille, elle l'était !

Si dans le cœur de M. de Sauves un doute subsistait, chez elle il n'y en avait plus un seul.

—Quand la verrai-je elle ?... Ma fille !...

dit-elle à Suzanne avec sa voix qui implorait.

Il me semble que je ne l'ai pas encore embrassée !...

Est-ce qu'il est trop tard pour aller à Montmartre dans ce moment-ci, dit, ma Suzie, mon amie si dévouée ?...

—A une heure de la nuit, dit Pierre, quelle folie !...

—Et puis, continua Suzanne, le germe de la maladie que vous pourriez lui porter !...

Adèle frémit.

Mais son angoisse maternelle reprenant le dessus.

—Alors, demanda-t-elle, je ne la verrai pas jusqu'à la guérison de l'autre ?...

—Commencez par aller dormir et vous reposer, répondit la gouvernante ; demain nous déciderons avec Robert et Pierre ce que nous devons faire.

—Etes-vous d'avis tous les deux de le prévenir de la nouvelle situation de celle qu'il aime ? demanda Adèle.

M. de Sauves protesta et conseilla des atermoiements, lesquels permettraient peut-être d'avoir une certitude plus grande.

—Ah ! le cher petit, non, s'écria Suzanne, il a été trop malheureux !... Pourquoi le laisser encore dans l'angoisse ?... Est-ce que les minutes de bonheur perdu se rattrapent jamais ?...

Adèle ne consentit point à aller se coucher.